

Les Poèmes

à tous crins

DU MÊME AUTEUR:

POÉSIES

Les Folles Ballades, avec préface et commentaire. (Imprimé par A. Quantin et Cie, Paris, 1879, pour Laveirarié, éditeur à Marseille.) 1 vol. in-4°.

CONTES ET NOUVELLES

La Main aux Dames, avec une préface de Bossuet. Deuxième édition. (Albert Savine, éditeur, 1885.) 1 vol.

ROMAN

L'Homme a l'Hermine, mœurs parisiennes. Troisième édition. (Dreyfous, éditeur, 1886.) 1 vol.

EN PRÉPARATION:

Paris Païen (Fantaisies). 1 volume.

Le Psaltérion, comédie en cinq actes.

SOUS PRESSE:

La Parpaillote, mœurs de province. 1 volume.

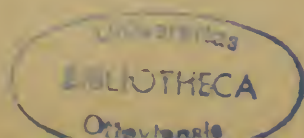
TANCRÈDE MARTEL

Les Poèmes à tous crins

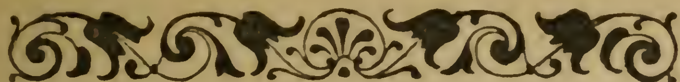


PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
27-31 PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVII



Lettre-Préface



LETTRE-PRÉFACE

A Monsieur ALOYSIUS BERTRAND, Poète, actuellement domicilié au cimetière de Vaugirard-le-Vieux.

Paris.

Montholon-square, le 1er janvier 1887.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre dernière lettre avec une joie profonde. Ce que vous me dites de votre genre de vie, dans l'empire des ombres, m'a causé les plus délicieuses sensations. Vous êtes heureux, cher et grand poète! Ce repos vous était bien dû après les adver-

sités qui vous ont assailli lors de votre passage sur la planète.

Votre nom grandit toujours. Au milieu des figures du Romantisme, la vôtre se détache avec un charme saisissant. Charles Asselineau a beaucoup contribué, après David d'Angers, à obtenir des lettrés une si belle appréciation de vos œuvres. Quel grandiose livre que votre *Gaspard de la Nuit!* Que de pages merveilleusement colorées, délicatement ciselées; que de fines aventurines, d'eaux-fortes, de pastels royalement obtenus! Jamais l'art de marier les onyx de la prose aux topazes de la poésie n'a été poussé plus loin. Théophile Gautier et Saint-Victor ont dû vous dire là-dessus des choses si délicates qu'elles vous auront récompensé, d'un seul coup, de toutes vos fatigues surhumaines et de votre écrasante misère.

Je suis charmé de savoir que vous fréquentez la même table d'hôte que Gautier et que, chaque soir, après un moka sincère et des londrès irréprochables, vous formez avec d'autres lyriques une espèce d'école d'Athènes, où l'on disserte, sans trêve ni merci, jusqu'à l'aurore, de l'éternelle Poésie. Comme vous, je suis attristé d'apprendre qu'en arrêtant son

tableau du personnel pour l'année élyséenne 1886-1887, le concierge-chef vous a enlevé Louis Bouilhet et l'a placé dans la division C, où il s'ennuie avec des prosateurs sans importance tels que Capefigue et Louis Lurine. Priez donc Gautier de faire une démarche au secrétariat-général ; j'aime à croire que l'auteur de *Melænis* vous sera rendu sans difficulté.

Je continue à être sans nouvelles de Philothée O'Neddy ; Silvestre n'en a pas non plus. Dites à ce paresseux que nous allons lui envoyer des kilogrammes de bristol.

Je viens de mettre à la poste, à votre adresse *(papier d'affaires, recommandé)* mon second volume de vers : *Les Poèmes à tous crins*. Il n'a qu'un mérite à mes yeux : celui de constituer un à-compte sur les sommes incalculables que je dois à ma conscience d'artiste. Peut-être, en travaillant encore avec acharnement pendant une trentaine d'années, pourrai-je arriver à diminuer sensiblement cette impitoyable créance. Mais je suis bien sûr, hélas ! que je ne pourrai jamais l'éteindre complètement.

Il y a là des sonnets, des ballades, des poèmes d'allures et de tons différents. Tout cela, fort heu-

reusement, a été écrit avec sincérité, sans aucun souci des tendances, des goûts actuels du public. C'est l'œuvre d'un homme qui pourrait hurler avec les loups, mais qui préfère écouter tranquillement le chant des rossignols et du coucou au fond des bois.

Nous sommes encore quelques-uns de ce calibre, à Paris. — Un tour de boulevard, après avoir fumé les feuilles de platane réglementaires, quelque femme brune, de loin en loin l'achat d'une édition princeps, un travail opiniâtre, la lecture consciencieuse des Maîtres : tels sont les éléments dont se compose notre bonheur. Aussi ai-je peu de chose à vous apprendre. On a percé l'avenue de l'Opéra; mais le café Procope n'existe plus. Le café Procope! Ne le dites pas à Diderot; il en ferait une maladie.

Enfin, la nation a donné aux peintres des bourses de voyage.

Les peintres de notre temps sont les gens les plus heureux du monde. Ils se coiffent à la capoul, on les fourre partout, et ils gagnent beaucoup d'argent. Au demeurant, des tireurs surfaits et de médiocres guitaristes. L'or abonde tellement chez eux qu'ils se croient obligés d'avoir des prénoms aurifères. L'un d'eux s'appelle *Carolus*. Il n'y a rien

à faire pour les poètes sous les arbres de l'avenue de Villiers. La lutte est impossible.

Cela durera ainsi jusqu'au moment où l'État se décidera à caserner les poètes à l'Odéon, au lieu de les laisser errer sur la voie publique. Le livret individuel ne nous humilierait pas plus que la formalité de l'appel de neuf heures. On donnerait de nombreuses permissions de nuit, voilà tout. L'Odéon, divisé en petites chambres de garçons, complètement transformé, contiendrait un bataillon d'élite. Quel beau caporal-sapeur ferait Armand Silvestre! Il y aurait lutte entre Carjat et Charles Frémine pour l'emploi de tambour-major; les petits journaux en parleraient. Chose plus grave, malheureusement, l'architecte prendrait probablement toute la place pour loger l'état-major. Ils n'en font jamais d'autres, les architectes.

Malgré le beau vers de notre vieux confrère Mécène :

Non tumulum curo; sepelit natura relictos

vous verrez par mon volume que je me préoccupe quelque peu « des choses du tombeau. » Dame! on ne sait pas ce qui peut arriver. Tant de femmes

nous préfèrent encore, en l'an de grâce 1887, l'épicier d'en face ou l'agent de change du coin! Cette obsession est peut-être un travers. Soyez persuadé, toutefois, mon cher ami, que ma santé est excellente et ma joie de vivre profonde. Vous l'avez déjà appris, d'ailleurs, par mes *Folles Ballades*. A d'autres, plus malins que moi, les squelettes, les peaux bleues et vertes, les faces morguéennes! Les vrais martyrs sont souriants. Cependant, comme mon camarade Maurice Bouchor lit par dessus mon épaule, je me vois forcé de reconnaître que l'hésitation n'est pas permise entre le monde élyséen, où vivent Jean-Sébastien Bach, Shakespeare et Hugo, et le monde réel, où l'on peut rencontrer deux fois dans la même journée M. le vicomte Xavier de Montépin. Il est évident que le premier monde est de beaucoup supérieur à l'autre.

Voilà, mon cher ami, à peu près tout ce que j'avais à vous dire. Amitiés à Rutebeuf, à Villon, à Gringoire, si vous les rencontrez, et bonne poignée de main de

Votre sincère admirateur,

TANCRÈDE MARTEL.

Ballade

POUR SERVIR DE PORTAIL

En ce temps-là, j'étais un grand mélancolique.

LOUIS BRÈS. (Sonnets.)



BALLADE

POUR SERVIR DE PORTAIL A CES POEMES

On dit qu'en ces temps de chimistes,
Sonnets, ballades et rondeaux
Sont l'œuvre de simples fumistes
Voulant attrouper les badauds.
Mais, quand on tire les rideaux
Pour voir de plus près nos peuplades,
On a vite froid dans le dos :
La vie est pleine de ballades.

La plupart des anatomistes,
Nourris d'excellents faisandeaux,
Et le clan des économistes
Vivent réglés par leurs cordeaux.
Peu m'importent ces renardeaux
Que charment les fines salades!
Je porte de plus lourds fardeaux :
La vie est pleine de ballades.

J'aime l'art des vieux céramistes,
Les femmes au fond des landaus,
Les philosophes optimistes ;
Mais non les crevés à bandeaux.
Aussi Paris, pour tous cadeaux,
M'offre ses mornes marmelades
Et ses austères fricandeaux :
La vie est pleine de ballades.

ENVOI

Prince, buvez force Bordeaux
Et gorgez-vous de rémoulades;
Mais laissez-nous sur nos radeaux!
La vie est pleine de ballades.



LIVRE PREMIER

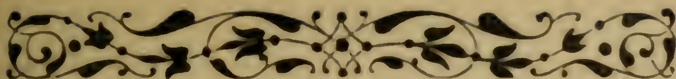
Paris et ses Prestiges

Je ferais volontiers, mourant de ce manoir,
Comme ces Turcs ravis qui, sans regret mourir,
Avant qu'à la mosquée où Mahomet repose,
Se font brûler les yeux, ne voulant plus rien voir.

THÉODORE DE BANVILLE.

C'est de la porte d'un café
Qu'il faut voir un siècle qui passe.

PAUL ARÈNE.



A PAUL ARÈNE

PROVENÇAL

POÈTE ET FANTAISISTE

Arène, berger grec, délicieux conteur,
Vous avez le profil savant d'un astronome,
S'il faut s'en rapporter à celui que l'on nomme
Cupidon-Monselet jusque sous l'Equateur.

Dans un Canteperdrix quelconque, ô doux auteur !
Peut-être serez-vous, un beau jour, agronome.
Vous rêverez alors d'une glèbe autonome,
De tournesols, de blés superbes en hauteur.

Mais avant d'habiter votre mas de Camargue,
Vous jetez aux bourgeois le mot de Monsieur Margue
En cueillant la verveine et la rose et le thym.

C'est pourquoi, mon cher Paul, j'ai pris ma bonne plume
Afin que mon lecteur saluât, ce matin,
Le nom d'un Provençal en ouvrant mon volume.



I

BALLADE

POUR LA FÊTE DE VICTOR HUGO

Victor Hugo, le prince du Poème,
A petits pas prend ses quatre-vingts ans :
C'est le moment de lui dire qu'on l'aime !
Apportons donc, timides et tremblants,
Des fleurs à notre aïeul en cheveux blancs.
Si Dulcigno, le Bulgare, ou l'Épire,

Pour nous troubler un seul moment conspire,
Fermons Sophocle et mettons l'embargo
Sur les canots d'Argenteuil, pour mieux dire :
Fleuris-toi bien, Paris, c'est pour Hugo!

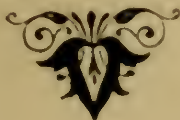
Nous oublierons en cette heure suprême,
Pour l'assembleur de livres aveuglants,
Tous les tourments de notre vie; et, même,
Nous serons gais comme au temps où les glands
De la forêt valaient nos mets sanglants.
Offrons au dieu l'or, l'encens et la myrrhe!
Quel Philistin, voulant montrer son ire,
Réclamerait l'air de *la Camargo*
Lorsque au faubourg tout le monde soupire :
Fleuris-toi bien, Paris, c'est pour Hugo!

Nul, parmi les montreurs de diadème,
N'eut pareil sacre et tels sons d'oliphants,
Fût-il sorti d'un palais ou d'un dème!
Il a sa cour, même chez les enfants,
Qui, l'ayant vu, deviennent triomphants!
Le doux bleuet, la rose, dont s'inspire
Le vieux Ronsard, qu'il faut toujours relire,
Et puis les fleurs que n'a point Chicago
Sont les trésors qu'aime ce chef d'empire.
Fleuris-toi bien, Paris, c'est pour Hugo!

ENVOI

Prince, fêtons le Maître de la Lyre,
Debout devant son ost comme un vieux sire!
Nul n'a le droit de parler indigo,
Sucre ou coton : aujourd'hui l'on respire!
Fleuris-toi bien, Paris, c'est pour Hugo!

26 février 1881.



II

BALLADE

POUR MON CAPITAINE THÉODORE DE BANVILLE

Dieu vous garde, seigneur Laerte.

SHAKESPEARE. (Hamlet.)

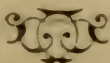
Je ne sais sous quelle bannière
Je sers, mais j'ai pris le sentier
Qui conduit chez la tavernière.
Les gens à mine d'argentier
Ne vont point cueillir l'églantier ;
Tout est là ! comme dirait Taine.
J'ignore quel est mon quartier,
Mais Banville est mon capitaine !

Banville! A mon heure dernière,
Consolé de n'être rentier
Et d'avoir aimé la meunière,
Je le relirai tout entier.
Ce suave cabaretier
Tient les bons vins de l'Aquitaine;
Certes, j'eusse adoré Gautier,
Mais Banville est mon capitaine!

Il fait l'école buissonnière,
Connait Paris en vieux routier,
Et poursuit jusqu'en sa tanière
L'affreux Poncif... Alain Chartier
Savait moins que lui son métier,
Et ne revenait point d'Athène.
La Harpe eût été mon portier,
Mais Banville est mon capitaine!

ENVOI

Prince, duc, bourgeois ou gantier,
Nul n'a vu ma mine hautaine
Dans les salons de Charpentier.
Mais Banville est mon capitaine!



III

BALLADE

ÉCRITE DU TEMPS QUE MONSELET ÉTAIT A ROME

J'irai m'enterrer à la Trappe,
En sortant des Variétés.

CHARLES MONSELET.

TOUT chemin conduit chez le Pape :
Monselet, voulant en finir
Avec la chasuble et la chape,
Est allé se faire bénir.
Ah! s'il revenait, ce menhir,
Aussi dévot que Saint-Antoine,
Car on peut le circonvenir...
Si Monselet finissait moine!

Il n'est pas dit qu'il en réchappe :
On aurait dû le retenir
Par son veston ou par sa cape.
Le Tibre, qu'on devrait honnir,
L'a pincé comme un souvenir.
Quel article pour John Lemoinne
Et pour nous quel sombre avenir
Si Monselet finissait moine!

Lui-même a conté qu'à la Trappe,
Il irait peut-être jaunir.
Ce cruel verselet me frappe !
O Charles! pourquoi nous punir?
Reviens! en toi l'on vit tenir
Avec l'appétit du chanoine,
L'esprit, que Zola veut bannir!
Si Monselet finissait moine!

ENVOI

Princesse, à quoi bon réunir
Vos fins jambons en macédoine :
Vous ne pourriez plus en fournir,
Si Monselet finissait moine!

1881.



IV

BALLADE

EN L'HONNEUR DE PAUL ARENE

Quand le destin vous priva d'usufruit,
On a du mal à passer un caprice.
J'aurais voulu, ce matin, mordre un fruit,
Une primeur; puis acquérir, — délice
Que le bourgeois ignore, — un Primatice!
Je dînerais volontiers d'un oison

Bien rissolé, si mon train de maison
Ne m'imposait un lapin de garenne.
Pour le dessert, quand j'en veux à foison,
Je vais manger des figues chez Arène.

Quel bon repas je ferai cette nuit!
A mes côtés je n'aurai point d'actrice,
Pour me remplir mon verre de vin cuit
Et me passer les plats du baron Brisse.
Et maintenant que Trompette flétrisse
Tous les menus exempts de venaison :
J'écouterai sans broncher l'oraison,
Mais sans quitter un seul instant l'arène.
Lorsque d'aucuns vont entendre Loyson,
Je vais manger des figues chez Arène.

Relisons *Jean-des-Figues;* le jour fuit.
Rozet viendra fermer la cicatrice
Que m'a laissée un vieil amour détruit.
Que les soupeurs croquent leur écrevisse!
Canteperdrix est mon rêve, mon vice,
Et j'en ferai peindre un jour le blason;
Nivoulas est aussi grand que Jason :
Or, Gourmandise étant ma souveraine,
Avec l'anchois de Dieppe en salaison,
Je vais manger des figues chez Arène.

ENVOI

Princesse, on peut voir, malgré la saison,
Poindre la fraise aux lèvres de Suzon.
Mais Chevet tient les prunes de la reine;
Et comme il faut se faire une raison,
Je vais manger des figues chez Arène.

Septembre 1880.



V

BALLADE

DES CATASTROPHES
QUI FONDRAIENT SUR NOTRE BELLE PATRIE
LE POËTE ERNEST D'HERVILLY COUPAIT SA BARBE

Si, par une horrible aventure
Qui peut se produire demain,
D'Hervilly donnait en pâture
A quelque barbier inhumain
Son fier menton gallo-romain,
Ma concierge, madame Barbe,
S'inclinerait sur mon chemin,
Si d'Hervilly coupait sa barbe !

Défiant la caricature,
Bravant l'Arabe et le Roumain,
Ta barbe, — exploit de la nature,
— O poète! est par le Germain
Enviée et, d'un benjamin
Adroit à cueillir la joubarbe,
Elle ferait un vieux brahmin!
Si d'Hervilly coupait sa barbe!

Elle dépasse la ceinture,
Ta barbe grise; et l'œil, hautain,
La prend pour une chevelure!
En priver le pays latin
Ce serait braver le destin.
Quelle rumeur d'Asnière à Tarbe,
Que de larmes, un beau matin,
Si d'Hervilly coupait sa barbe!

ENVOI

Prince, le pauvre genre humain
Peut bien se passer de rhubarbe:
Aurait-il du poil dans la main
Si d'Hervilly coupait sa barbe!



VI

BALLADE

EN L'HONNEUR DES DEUX COQUELIN

L'Espagne s'honore d'avoir vu naître les deux Sénèque. Les deux Corneille sont nés à Rouen.

NOËL ET CHAPSAL.

La Comédie a conquis ces deux êtres
Exquis, charmants, suaves, radieux !
Ils sont déjà tous deux hommes de lettres :
Molière, Hugo, Beaumarchais, sont leurs dieux ;
Ils vont, disant des vers mélodieux
Ou déclamant quelque prose folâtre

Sans se blanchir la joue avec du plâtre.
Le cadet craint l'œuf à la coque... Lin,
Soie et velours le changent en bellâtre.
Le temps est beau pour les deux Coquelin !

Boulogne a vu gaminer ces deux maîtres
De la Réplique et du Clignement d'yeux,
De la Tirade et des fiers hexamètres,
Près d'un pétrin, ustensile odieux.
Mais l'Art est si miséricordieux,
Qu'il souffre tout d'un cœur opiniâtre.
Au Bois, l'aîné fume un londrès roussâtre;
Il aime autant galette et craquelin
Que bons auteurs, magots, coupes d'albâtre...
Le temps est beau pour les deux Coquelin!

Le cadet vaut tous les gardes-champêtres
Pour la malice ; il a fait ses adieux,
Depuis longtemps, aux bourgeois comme aux prêtres
Il trouve leurs sermons fastidieux,
Maigres, surfaits ou bien dispendieux.
Tous les bonheurs vont à ce gentillâtre,
Qui n'a jamais donné la moindre emplâtre,
Et qui connaît la Seine autant que l'Ain.
Lorsque pour nous le ciel est trop grisâtre,
Le temps est beau pour les deux Coquelin !

ENVOI

Prince, aujourd'hui, l'on n'est roi qu'au théâtre.
Les acteurs, seuls, digèrent devant l'âtre ;
Et les petits-enfants de Poquelin
Pourraient nourrir trente fois Malfilâtre.
Le temps est beau pour les deux Coquelin !



VII

BALLADE

OU L'AUTEUR SE PRONONCE ÉNERGIQUEMENT EN FAVEUR DE LA RIVE GAUCHE

Le cimetière Montparnasse est le centre des affaires.

ANDRÉ GILL.

Moi qui ne suis qu'un égreneur de rimes,
J'ai remarqué, — dois-je le dire ici? —
Que vers Clichy se commettent les crimes
Bien plus qu'autour de l'Odéon; — aussi
L'idéal, c'est d'habiter le Raincy!
Or, comme il faut courtiser Nicarette

Et prendre au Grand-Hôtel la cigarette
Inoubliable, à Paris, vrais Lapons,
Nous végétons ; mais, d'après Bernerette,
Le vrai Paris commence après les ponts !

En passant l'eau, nous trouvons moins de grimes,
Moins de Gobsecks au poil jaune ou roussi.
La Rive Gauche est la terre où tu trimes,
O grand d'Arthez ! Le carrefour Buci
Pourrait charmer les regards de Cussy,
Car il détient l'artichaut vinaigrette,
Le fin gigot que Foyot nous apprête,
La poularde et les timides chapons...
Près du Sénat j'ai rencontré Laurette :
Le vrai Paris commence après les ponts !

Étudiant, les jeux et les escrimes
Règnent chez toi bien plus que dans Passy ;
Grâce à Bullier, jamais tu ne comprimes
Ton jeune front, et le papier noirci
Te séduit moins que Meudon et qu'Issy !
Montmartre, hélas ! succombe sous la traite.
A l'Élysée, on donne une barrette
Aux cardinaux ; et nous nous attroupons,
Lorsque Sarah passe avec sa levrette.
Le vrai Paris commence après les ponts !

ENVOI

Prince, il se peut qu'on porte mieux l'aigrette,
La toque ou bien la simple collerette
Dans le pays des rentes en coupons;
Mais lâche-moi ton quartier de Lorette!
Le vrai Paris commence après les ponts!



VIII

BALLADE

SUR UN VIEUX THEME CHER A VILLON
ET A BANVILLE

A Emile Blémont.

Il faut encor revenir à ce thème :
Paris contient d'adorables museaux.
La femme, ici, mérite le baptême !
Venue ou non du couvent des Oiseaux,
De Mouffetard, où l'on vend les vieux os,
Du bon quartier Vivienne, où la mantille

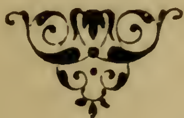
Naît sous les doigts rosés, de la Courtille,
Ou de Montmartre en proie aux canaris,
Déesse elle est! Pour le beau brin de fille,
La palme reste aux femmes de Paris!

En nul pays l'on ne dit mieux : je t'aime!
Les tailles sont droites comme fuseaux;
Et les mollets sont pleins de stratagème.
Aussi, pareils aux Faunes des roseaux,
Les vrais malins ne prennent point les eaux
Car l'Allemande a trop lourde cheville
Et, Dieu me damne! aime assez qu'on l'étrille.
Dans Clignancourt les amours sont nourris :
Baiser conquis y compte pour vétille.
La palme reste aux femmes de Paris!

Passementière ou vendeuse de crème,
Modiste prompte à jouer des ciseaux,
Caissière au nez agaçant, que Barême
Tous les matins reprend dans ses réseaux,
A vous le prix, exquis minois, nés aux
Pays qui n'ont pas besoin de pastille
Ni d'excitants pour qu'Éros y scintille!
Quand on voudra je tiens tous les paris :
Puisque à Bullier Vénus danse un quadrille,
La palme reste aux femmes de Paris!

ENVOI

Prince, va-t'en rôder vers la Bastille
Tu trouveras Celle dont l'œil pétille ;
Puis, dans Auteuil, quand s'en vont les maris
Tu pourras voir que, malgré la Castille,
La palme reste aux femmes de Paris !



IX

BALLADE

ÉCRITE A PROPOS D'UNE ENSEIGNE

D... et G..., chocolatiers, fournisseurs des anciens rois de France.

ENSEIGNE PARISIENNE.

NOTRE Paris, profond comme les mers,
Montre aux passants des spectacles sans nombre :
On y surprend l'avoué de Mamers,
Que les destins ont rejeté dans l'ombre
Et qui végète ici d'un métier sombre;
On y perçoit, sans être épouvanté,

Plus d'un farceur par le diable hanté,
— Ce qui nous vaut quelque opuscule rance —
Et l'on y trouve encore — étrangeté! —
Les fournisseurs des anciens rois de France!

Les temps présents ne sont pas trop amers
Aux fournisseurs des rois, noble décombre;
Et les marchands de galettes Palmers
Ne les ont point jetés dans la pénombre.
Ils font des nez aussi longs qu'un concombre
Depuis la mort de toute royauté,
Et l'on prétend même qu'ils ont sauté
Quand Charles Dix a signé l'ordonnance
Qui nous mena droit à la liberté,
Les fournisseurs des anciens rois de France!

Le chocolat qu'ils vendent prend des airs
Majestueux, quand leur plume dénombre
Sur le papier les mérites divers
De ce produit royal, mais qui n'encombre
Nul Castillan prompt à vous crier : *hombre!*
Il faut aimer le zèle patenté,
Le dévouement, la longanimité,
De ces mortels qui gardent l'espérance
De vendre aux Lys cacaos fins et thé,
Les fournisseurs des anciens rois de France!

ENVOI

Prince indolent, dont le flair est vanté,
On trouve un bon chocolat de santé
Chez deux gaillards, qui n'ont point lu Térence,
Mais qu'on dit être, avec sérénité,
Les fournisseurs des anciens rois de France!



X

LUXEMBOURG DE PRINTEMPS

A Léon Valade.

Le printemps ne veut point nous voler, cette année.
Les reines, Velléda, les marbres du jardin,
Ont pris un petit air radieux et badin;
Et la terre de fleurs est tout enrubanée.

Le Luxembourg, dont l'herbe était jadis fanée,
S'est mis à verdoyer; et, qui plus est, soudain,
Des oiseaux sont venus y camper : Paladin
Et guerriers l'ont bien fait dans Byzance étonnée!

Bonsoir les écuyers, les gardes, les héros!
Les princesses n'ont plus qu'une cour de pierrots:
Berthe au grand pied s'en plaint, mais Clotilde en est fière

Elle adore, ô Clovis! ses petits pages gris...
Et Saint-Sulpice, en proie aux chantres amaigris,
Montre au loin ses deux tours, qui sont des sœurs de pierre



XI

TUILERIES D'AUTOMNE

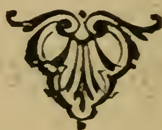
A François Coppée.

ADIEU la dame en noir foulant d'un pied mutin
L'allée où les marmots bruyants ont leur parlotte !
Il fait froid ; les rentiers ont mis une calotte
Avant de déplier le journal du matin.

Le bon vieux décoré, qui traduit du latin,
S'arrête autour du grand bassin, dont l'eau clapote
Tristement. Les gardiens ont passé leur capote ;
A peine un promeneur, ou deux, dans le lointain.

Le jardin, délaissé, s'est empli de mystères.
Au loin, résonne un bruit d'éperons militaires;
— Réalisme qui rend le rêveur mécontent; —

Et ce gros marronnier, dont une branche craque,
Semble déjà gémir sur le sort qui l'attend :
L'an prochain, des soldats en feront leur baraque.



XII

AIMÉE-OLYMPE DESCLÉE

COMME s'éteint parfois une aurore aveuglante,
Ainsi qu'à l'horizon se couchent des lueurs,
Elle est morte les yeux tout rougis par les pleurs,
Morte comme un oiseau sous la bise sifflante.

Moi, qui me sens épris des âmes où l'art chante
Le cantique béni des intimes douleurs,
J'ai versé sur ta tombe une larme brûlante,
O morte! et j'ai paré ta croix avec des fleurs!

Froufrou n'est plus! Hécate, une vieille à caprices,
Prenant la maladie et l'art comme complices,
A souffleté son corps par un matin d'hiver.

Il faut à l'humble fosse où dort cette païenne,
Qui fut femme deux fois, étant comédienne,
Le bruit des pas bien doux et le gazon bien vert.



XIII

AIR DE BRAVOURE

Je viens d'apercevoir une tête charmante,
Qui se cache parfois derrière un blanc rideau :
Il me semble avoir vu la Béatrix du Dante,
La dryade du bois ou l'ondine de l'eau ;

Il me semble avoir vu la face languissante
D'Ophélie, emportée en un rêve nouveau :
Mon cœur serait plus fier, mon âme plus vaillante,
Aux feux de son regard, au frisson de sa peau !

Mais, puisque jusque-là mon bras ne peut atteindre,
Il me reste l'espoir et le droit de me plaindre,
La richesse en un mot d'un cœur déshérité;

Et quoique étant privé, femme, de ta caresse
Je te dois de pouvoir affirmer mon ivresse :
Ne fut-ce qu'un instant mon être a palpité!



XIV

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE

A Louis-Xavier de Ricard.

CHARLEMAGNE, empereur, barbu comme un vieux Mage,
Régnait sur les Gaulois, les Alpes et le Rhin;
Les Lombards saluaient sa cuirasse d'airain,
Et les Saxons venaient souvent lui rendre hommage.

Joyeuse, son épée, a vu plus d'un carnage,
Plus d'un combat sanglant de Cologne à Turin;
Mais on garde son nom à grands coups de burin;
Et toujours glorieux, ce nom vaillant surnage.

Tout périt : les guerriers, les rois, les empereurs;
Seuls, les glaives, rompus aux terribles fureurs
Des batailles, ont presque une vie éternelle.

Joyeuse brille encore! Et les peuples, épris
De ses exploits, la vont contempler, tout surpris
De voir que l'empereur n'a pas plus vieilli qu'elle.



XV

L'ÉLÉPHANT DU CIRQUE

Son œil malicieux semble dire à la foule
Que pour elle il n'aura jamais que du dédain;
Et sa rugueuse trompe, appendice badin,
Médite vaguement le larcin d'une poule.

Sur son dos, où l'Indou s'accroupissait en boule,
Un singe, mauvais clown et triste baladin,
Danse, affolé de peur, amusant un gandin
Dont la place plutôt serait à la Bourboule.

L'éléphant, philosophe ingénu mais profond,
Ne daigne s'émouvoir des grands gestes que font
Quelques voyous venus pour railler ses allures;

Et du macaque ému devinant le secret,
Comme il sait pratiquer le mépris des injures,
Il marche lentement, d'un air probe et discret



XVI

RONDE

POUR CUEILLIR LA NEFLE

QUELQU'UN m'a conté, mignonne,
Que vous boudez au bonheur.
Voulez-vous, comme la nonne,
Vous éprendre d'un sonneur

De cloches, au vieux couvent
De Cluny?

Partez donc, mais bien souvent
Dieu punit
L'oiseau qui change de nid!

Vous pleurez... je vous pardonne,
N'étant guère sermonneur.
S'il vous plaît, laissons la nonne,
Les cloches et le sonneur.

Venez prier notre roi
Cupido,
Dans une barque, avec moi,
Au Lido,
Sans missel, prêtre et bedeau!

Il n'est duchesse ou baronne
Qui vous égale. D'honneur!
Je ne connais pas de nonne
Plus belle au bras d'un sonneur.

Tant pis pour le paradis!
Vos tetons,
Qui damneraient Amadis
Et Catons,
Montrent deux roses boutons!

Je les baise, et je m'étonne
Que, pour m'avoir vu rêveur,
Vous m'ayez dit qu'une nonne
De vingt ans aime un sonneur!

Fontainebleau, 1879.





LIVRE DEUXIÈME

Les Filles de ma Joie

Comme on perd le sommeil, enfant, on perd la joie.

VICTOR HUGO.

Faisons des vers pour rien, pour le plaisir !

FRANÇOIS COPPÉE.



A JEAN RICHEPIN

AFRICAIN

POÈTE, ROMANCIER ET DRAMATURGE

I

SONNET

Poète à barbe noire, échappé des pilastres
Qu'on voit sur les palais des rois assyriens,
Peuple, puissants du jour, gueux et prétoriens,
Te goûtent dans Paris, ou te lisent dans Castres.

La gloire vient! Tes vers sonnent comme des piastres,
Et font le désespoir de nos grammairiens,
— Pauvres bonzes palmés de vert, galériens
Du Poncif, s'obstinant à bafouer les astres!

Nous nous aimons, mon vieux, déjà depuis six ans,
En poètes, en bons zèbres, en alezans
Qui pourchassent tous deux une même donzelle :

La gloire. Tu la tiens! Moi, pauvre damoisel,
La trousserai-je un jour? Mais ton œil de gazelle,
Ton œil jaune d'aga, me réclame un ghazel.

1884.

II

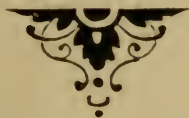
GHAZEL

Adieu le temps des folles équipées,
A quelques pas du bonhomme Odéon!
Tu prends, avec des œuvres bien trempées,
Le bon sapin qui mène au Panthéon.

Tes livres sont parés comme des châsses ;
Tels, les produits des artistes fervents.
Le sexe faible y brille par ses grâces,
Et tes héros ont des cœurs de vivants.

O Richepin ! sculpte, cisèle, émonde
Chants et récits, truculents et divers,
Pour qu'un beau soir l'on dise, dans le monde :
Ce bougre-là tripotait bien le vers !

1885.



I

BALLADE

A L'ENCONTRE DE L'ÉPICERIE FRANÇAISE

Cinq épiciers ont été pincés, la semaine dernière, la main dans... le tiroir au café, qu'ils additionnaient d'une dose de chicorée par trop volumineuse.

JOURNAUX DE PROVINCE.

PARIS, qui gave rarement
Nos pauvres gosiers de panade,
Devrait chasser cet excrément,
Cet engrais fétide et maussade
Qu'on nomme un marchand de muscade.
Traitons comme des policiers
Les pîtres de la marmelade :
A Nouméa, les épiciers !

Leur langage est un grognement
Et leur vie une arlequinade
Vouée à l'affreux boniment !
Leur femelle voudrait voir Bade,
Et s'habille de cotonnade
Pour aller, chez les pâtissiers,
Croquer un pet-de-nonne fade...
A Nouméa, les épiciers!

On dit qu'un mauvais garnement
Leur a promis la bastonnade,
Car, en ce siècle de tourment,
La chandelle est une Ménade.
Leur fille met trop de pommade :
Elle a connu trois cuirassiers,
Mais le dernier en fut malade...
A Nouméa, les épiciers!

ENVOI

Prince, en guise de limonade,
Il est temps que vous compissiez
Tous les débits de cassonnade.
A Nouméa, les épiciers!



II

BALLADE

DU BATTEUR DE DÈCHE

A Gabriel Moride.

QUAND on écula ses bottines,
Folâtre comme un argotier,
En courant les strophes mutines,
On loge sous l'abricotier!
Qu'il soit le fils d'un sabotier
Nourri des marrons de l'Ardèche,
Ou d'un fastueux minotier,
Le poète vit dans la dèche.

Riche, en hiver, quand tu patines,
Lui seul n'a pas de culottier!
Il ignore les galantines,
La bisque du bon fricotier,
Brébant, les truffes, le bottier,
L'ananas et l'exquise pêche
De Montreuil; mais relit Gautier!
Le poète vit dans la dèche.

Comme il n'entend rien aux tontines,
Il prend Rothschild pour un potier;
Et rêve, la nuit, des tartines
Qu'indolent comme un canotier,
Lui servira son gargotier.
Aucun barbet ne le pourlèche,
Car, plus fluet qu'un cocotier,
Le poète vit dans la dèche.

ENVOI

Prince, si le boursicotier
Promène son ventre en calèche,
Même en se faisant échotier
Le poète vit dans la dèche.

Octobre 1879.

III

BALLADE

ÉCRITE SUR UNE PIERRE TOMBALE

A Jules Barbey d'Aurevilly.

J'AI découvert une pierre tombale :
Elle parait la fosse d'un baron
Pour qui sonna sans doute la timbale.
Elle me sert à relire Byron,
Et j'entrevois par elle l'Achéron.
Au temps jadis, la vie était farouche

Et l'on brûlait dignement sa cartouche ;
On courtisait souvent dame Isabeau,
Mais l'on vivait moins en Sainte-N'y-Touche!
Il faut songer aux choses du tombeau.

En ce temps-ci, l'on prend au bond la balle;
La rente règne, ô mon vieux Cicéron!
On fait rougir presque Héliogabale.
Tout écolier se double d'un larron :
Sur ses vingt ans, il chausse l'éperon
En fournissant des scènes pour Lassouche.
Vivent les morts dormant comme une souche!
Homère en est, ainsi que Mirabeau;
Cette noblesse est de la bonne souche.
Il faut songer aux choses du tombeau.

On crie : au meurtre! on crie : à la cabale!
Pour un gros rhume, et l'on tourne au mitron.
La flûte fait gémir, et la cymbale
Est redoutée à l'égal du clairon.
Un bobo vous jaunit comme un citron;
On craint la Mort tout comme Scaramouche.
Ah! pour si peu, ne prenons point la mouche!
Pourquoi pâlir en voyant un corbeau?
Un cyprès vaut un tableau de Toulmouche.
Il faut songer aux choses du tombeau.

ENVOI

Prince, à tout coup la Camarde fait mouche!
Lorsque les champs sont pleins de trous, l'on bouche
Avec nos corps : le blé pousse plus beau,
Et l'on peut mieux s'y baiser sur la bouche.
Il faut songer aux choses du tombeau.

Luzarches, 1880.



IV

BALLADE

DES BOURGEOIS DE BOURGES

A Elémir Bourges.

Ces bourgeois aiment la morale,
Et se couchent sans lumignons.
Ils sont de la *Ligue centrale*
Contre les mauvais champignons ;
Sur la rue, ils ont des pignons.
Leur estomac admet les courges,
Mais ils sifflent sur les oignons,
Les bourgeois calfeutrés dans Bourges.

Leur attitude est magistrale,
Quand ils toisent, laids et grognons,
Les deux tours de la cathédrale.
Leur femme, experte en faux chignons,
Ne les nourrit que de rognons.
Le psychologue Élémir Bourges
Conclut de là qu'ils sont mignons,
Les bourgeois calfeutrés dans Bourges.

Ils ont, — famille sépulcrale, —
Fils et fille : en tout, deux trognons.
Le fils s'est mis dans la Chorale;
La fille songe à nos Bignons...
Leur bonne, — gênoise, ô guignons! —
Chez Homais va prendre des « pourges! »
Ils boivent des vins bourguignons,
Les bourgeois calfeutrés dans Bourges.

ENVOI

Prince honni des collignons,
Notre drame, *René d'Allourges*,
Ira loin si nous le signons :
Les Bourgeois calfeutrés dans Bourges.

26 avril 1883.

V

BALLADE

DE HAULTE GRAISSE

L'ANDOUILLE, au pays champenois,
Naquit un jour de folle ivresse;
Le Vivarais produit des noix
Et des ramiers; car tout progresse :
Puissants appas d'une prêtresse
D'Éros, chapons fins en contours.
Mais si la sauce est bonne en Bresse,
On ne sait bien rôtir qu'à Tours.

La Tourangelle, au frais minois,
A l'art de rôtir s'intéresse
Bien plus qu'aux vieux maris benoîts
Et qu'aux limites de la Grèce.
Aussi servantes et maîtresse
Font rissoler les basses-cours
Avec une adorable adresse :
On ne sait bien rôtir qu'à Tours.

Pigeons nourris en Agénois,
Dans le calme et dans la paresse,
Poulets nommés Cochinchinois,
Pintades à chair de négresse,
Adieu! la lardoire est l'ogresse
Qui mène aux flammes sans détours,
Et la broche est une tigresse.
On ne sait bien rôtir qu'à Tours.

ENVOI

Prince, sans que cela paraisse,
Le feu dévore tous les jours
Vingt balais pour un pot de graisse!
On ne sait bien rôtir qu'à Tours.

Portillon, en Touraine, 1881.

VI

BALLADE

ENRAGÉE ET MÉLANCOLIQUE

L'ATTICISME fuit, mes amis,
Notre maître est le reportage;
En tous lieux, son couvert est mis
Et l'on aime son papotage.
On court sus à son radotage!
Même, l'autre matin, il prit
D'un journal la première page...
Mais où sont les hommes d'esprit!

Notre siècle bizarre a mis
Sous clé Rivarol et Ménage ;
Et le vieux Chamfort n'est permis
Qu'à titre de pur badinage.
Les gens vous dissertent : vinage,
Finances, tunnels, et l'on rit
De celui qui baye au nuage.
Mais où sont les hommes d'esprit!

Le feuilleton est un salmis,
Où rien d'amusant ne surnage.
Le père d'Athos, d'Aramis,
Dédaignerait tout ce tapage.
Il se jetterait dans le Tage
Plutôt que de pondre un écrit.
Paris prend des airs de Carthage,
Mais où sont les hommes d'esprit!

ENVOI

Prince, le temps est à l'orage.
Bouvier est gras, Barbey maigrit,
L'on tire sur nous avec rage...
Mais où sont les hommes d'esprit!



VII

BALLADE

A PROPOS DES KHROUMIRS

Les Khroumirs sont dans la montagne.

PAUL DEROULEDE.

Le siècle vient d'appeler à son aide
Un élément de gaîté tout nouveau.
Paris avait les vers de Déroulède,
L'acteur Daubray, la blanquette de veau
Et quelques nez de membres du Caveau.
Le volapück, Saint-Genest et Nanterre

Nous suffisaient pour user, sans mystère,
Nos vieux nankins et nos vieux casimirs :
Voilà que Mars agite son tonnerre !
Il ne manquait vraiment que les Khroumirs !

Le décor change après un intermède ;
Le kouscoussou succède au godiveau,
Les yatagans aux dagues de Tolède.
Pour que le sol soit toujours de niveau,
Roustan tient lieu d'Audry de Puyraveau.
Vieille Tunis ! quel est le dromadaire
Qui t'a fourrée au milieu de l'affaire ?
Ne vois-tu pas nos Kellers et nos Mirs
Faire risette au budget de la guerre ?
Il ne manquait vraiment que les Khroumirs !

Quoi ! nous avons eu le vélocipède,
Tous les tramways de la terre, un chapeau
Nommé gibus, malgré sa forme laide,
Les Feuillants, la terrasse au bord de l'eau ;
Et nous trouvons encor que rien n'est beau ?
S'il faut aller dans le pays berbère,
Que Montépin ouvre le feu ! J'espère
Que Legouvé suivra... Deux *Clodomirs*,
— Roman et pièce, — en mordront la poussière.
Il ne manquait vraiment que les Khroumirs !

ENVOI

Prince, le temps où nous vivons est l'ère
De l'Imprévu. La joyeuse galère
Que notre siècle, où Sarcey, les émirs
Et les boursiers, coudoient « la scène à faire! »
Il ne manquait vraiment que les Khroumirs!

Avril 1881.



VIII

BALLADE

DES PARNASSIENS DE PARIS

A Armand d'Artois.

Ils ont un prénom fabuleux,
Deux logements et trois maîtresses,
Plus un portier méticuleux.
Leur barbe a la splendeur des tresses,
Dont se parent les mulâtresses.
Ils font rugir bien des maris
Et bêler pas mal de tigresses,
Les bons parnassiens de Paris!

Même par un temps nébuleux,
Ces rois de toutes les ivresses
Font des sonnets miraculeux
Sur leurs gaîtés ou leurs tristesses.
Pour tous ils trouvent des tendresses :
Les chats noirs et les canaris
Depuis longtemps ont leurs caresses.
Les bons parnassiens de Paris!

Suivis d'un lévrier galeux,
Ils rôdent, les jours de détresses,
Autour de l'Odéon frileux
En vertu de maintes promesses.
Le Luxembourg vaut bien des messes
Pour ces moineaux francs incompris,
Qui rêvent au pied des princesses :
Les bons parnassiens de Paris!

ENVOI

Prince, ils ignorent les richesses.
Si tes coffres ne sont taris,
Dote, pour complaire aux duchesses,
Les bons parnassiens de Paris!

1879.

IX

BALLADE

DES VIEUX PARNASSIENS

A Alcide Dusolier.

Ils ont eu le rouge ruban
Sans se livrer à l'acrostiche
Et sans déboiser le Liban,
Le Pinde, ou même leur barbiche.
Leur soupe, où nagea le pois chiche,
N'est que purée à la Crécy;
Et leur pain noir est un pain riche.
Les vieux parnassiens sont ainsi.

Leur béret basque, leur turban
D'autrefois, coiffe une potiche
Ou le buste du vieux Vauban.
Toujours épris d'art, d'un pastiche
Ils ne font jamais leur fétiche;
L'Institut les cajole, aussi
Auront-ils la voix de Labiche!
Les vieux parnassiens sont ainsi.

Avec le calme d'un forban
Et la gravité d'un derviche,
Ils prouvent à l'arrière-ban
Des Philistins, que l'hémistiche
Doit être pur de toute niche.
Tous, d'hygiène ayant souci,
Ont fui le quartier Brise-miche...
Les vieux parnassiens sont ainsi.

ENVOI

Prince, néglige ta pouliche
Et prends, de ta villa d'Issy,
Une loge : ils sont sur l'affiche!
Les vieux parnassiens sont ainsi.

1879.

X

BALLADE

OU L'AUTEUR DÉMONTRE LA NÉCESSITÉ DE NE PAS TROP DIRE DE VERS DEVANT LES DAMES

A Marcel Fouquier.

FAISONS des vers, Marcel! c'est le plus beau
De tous les arts, quoique Wagner en dise.
Même en courant droit à notre tombeau,
Chantons les bois et la rue et la brise!
En attendant que le Destin nous brise,
Faisons des vers au moins tous les matins,

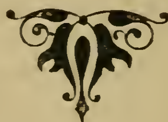
Des vers français, chinois, grecs ou latins;
Mais gardons-nous de les conter aux femmes :
Pour qu'ils ne soient pas sus des cabotins,
Ne disons pas de vers devant les dames!

A la princesse, aux filles du hameau,
Même à Phryné, fût-elle sans chemise,
Il ne faut point demander le rameau
De laurier vert, — pas plus qu'à Cydalise!
En tout pays la femme est chose exquise,
Mais nos écrits sont de joyeux lutins
Qui troublent fort les esprits enfantins;
Vénus préfère encor le choc des lames
Au tintement des sonnets clandestins...
Ne disons pas de vers devant les dames!

Certes, les vers sont un royal cadeau;
Mais notre temps n'a point vu de marquise
S'évanouir pour un simple rondeau.
Voiture est mort; la duchesse de Guise,
Que j'eusse aimée et servie à sa guise,
Ne veille plus, hélas! sur nos destins.
L'œuvre du sieur Ohnet et les potins
De nos journaux, surchargés de réclames,
Passent avant les poèmes hautains!
Ne disons pas de vers devant les dames!

ENVOI

Prince, tais-toi devant les Philistins!
Cache ton rêve aux bourgeois, ces pantins;
Ne leur fais pas, surtout, d'épithalames:
Ils en riraient entre eux, dans leurs festins.
Ne disons pas de vers devant les dames!



XI

BALLADE

POUR LA VILLE D'ARLES

A Théodore Aubanel.

Arelata, qu'entourent tamaris
Et jujubiers, possède Saint-Trophime;
Je veux, avant de rentrer à Paris
Et de flâner au boulevard du Crime,
Revoir un peu cette église sublime!
Mais il faudrait au moins être Decamps

Ou Marilhat, — ces peintres éloquents
Qu'auraient bien dû renter nos Albemarles,
— Pour épuiser ces deux thêmes piquants :
L'amphithéâtre et le saucisson d'Arles.

Le vieux théâtre, où la chauve-souris
S'en va rôder, la nuit, coureuse infime,
Montre son marbre aux tons rouges et gris;
Membres épars d'une auguste victime
Que foule aux pieds un siècle cacochyme,
Ses débris sont guignés des fabricants
De palais pour singes et pélicans!
Prosterne-toi, fusses-tu Gaston Carles,
O voyageur! tiens pour objets marquants
L'amphithéâtre et le saucisson d'Arles.

Ville romaine, où la poudre de riz
Ne fut jamais tenue en grande estime;
Ville, où la femme a ce beau coloris
Que lui donna le soleil, je comprime
Les battements de mon cœur, et je rime
Devant tes murs, honnis des trafiquants!
D'aucuns, avec eux-mêmes conséquents,
Ont comme moi relu Monselet (Charles),
Lequel couvrit d'hommages très fréquents
L'amphithéâtre et le saucisson d'Arles.

ENVOI

Prince nourri dans la ville ou les camps,
Ne crève pas sans voir les Alyscamps!
Et, si plus tard de ton séjour tu parles,
Soigne tes mots pour décrire aux croquants
L'amphithéâtre et le saucisson d'Arles.



XII

BALLADE

DES TEINTURIERS DE CARCASSONNE

A Édouard Durranc.

Ces êtres doux, jaunes et tristes,
Ont un profil étrange et laid.
En leur métier, ils sont artistes;
En teignant, ils boivent du lait,
Imitent le rossignolet
Et la grosse cloche qui sonne,
Ou bien se grattent le mollet,
Les teinturiers de Carcassonne !

Ils se déclarent les copistes
De Rembrandt, de l'Espagnolet.
Leurs filles finissent modistes;
Et leurs chats, teints en violet,
Ont peur de l'humble récollet.
Leur bonnet grec au vent frissonne :
Ils ne mangent point de poulet,
Les teinturiers de Carcassonne !

Ces teinturiers brûlent des schistes
A bas prix, n'ont point de valet,
Et font des farces de fumistes.
Ils nomment, entre eux, *gringalet*
Le maire, avocat maigrelet.
On n'entendrait jamais personne
S'en plaindre, si l'on empalait
Les teinturiers de Carcassonne !

ENVOI

Prince, triez sur le volet
Vos héros : pour moi, je chansonne
Les derniers joueurs de palet,
Les teinturiers de Carcassonne !

Faubourg de la Barbacane. 1879.

XIII

BALLADE

ÉCRITE DANS LES CAVEAUX DE SAINT-DENIS

Quand je considère ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requestes
Ou tous de la chambre aux deniers...

FRANÇOIS VILLON.

RIEN ne fait songer au néant
Comme une vieille basilique,
Fût-on même un bon mécréant.
Elle dort, la royale clique,
Qui reçut jadis la supplique
Du populaire et des bannis.
Que peut d'un pape l'Encyclique!
Les rois dorment à Saint-Denis.

L'un d'eux, assis sur son séant,
A l'air d'écouter un cantique;
Un autre, vrai roi fainéant,
Vous contemple d'un œil oblique.
Ici, la gloire hyperbolique
A le poids des papiers jaunis,
Que classe un savant famélique...
Les rois dorment à Saint-Denis.

Elle est dans son cercueil béant,
La fleur de beauté catholique;
Non loin d'elle, morne géant,
Un guerrier dort, mélancolique.
Marie, Antoinette, Angélique,
Tous vos rayons se sont ternis!
Adieu, nattes d'or, moire antique!
Les rois dorment à Saint-Denis.

ENVOI

Prince, malgré tout : l'art gothique,
Les combats au fond de l'Aunis
Et les prêtres en dalmatique,
Les rois dorment à Saint-Denis.



XIV

BALLADE

ÉCRITE EN REVENANT DE PONTOISE

6,144 habitants. Chef-lieu d'arrondissement sur l'Oise. Nombreux moulins. Commerce important de bestiaux.

GUIDES JOANNE.

PICARD fit la *Petite Ville*,
Tableau de mœurs toujours charmant;
Arène a raconté Chaville
Et ses belles aux bois dormant
Près d'un poète ou d'un amant;
A Rouen, boulevard Cauchoise,
Le loto surgit rarement :
Les vrais bourgeois sont à Pontoise !

Pontoise n'est point Belleville;
L'ironique recensement
Accuse le chiffre six mille.
Saint-Maclou sert de monument.
L'indigène y vit chichement,
Et, comme à Bourganeuf, vous toise
Quand vous passez... Décidément
Les vrais bourgeois sont à Pontoise!

En ce benoit pays, Delille
N'est point tenu pour un calmant;
Et la femme attend que défile,
Un beau jour, quelque régiment.
Plus d'un notaire, en vrai gourmand,
Retraduit Virgile et reboise
Son crâne, — antique document.
Les vrais bourgeois sont à Pontoise!

ENVOI

Prince, on dit qu'au pays normand
Transpire en paix la gent matoise
Des Philistins; l'oracle ment :
Les vrais bourgeois sont à Pontoise!

Novembre 1880.

XV

BALLADE

POUR LA VILLE DE SENLIS

Point ne sont faits les humbles trous
Pour le bonheur et pour l'ivresse,
Comme toi, ville des froufrous
Et du génie, ô ma Lutèce!
Mais pour bien narguer la tristesse,
Pour savourer le fin coulis
Et le vanneau crevant de graisse,
J'aime la ville de Senlis.

Dans cette cité sans verroux
Et d'une honorable vieillesse,
On ne voit point de loups-garous;
Mais les maris y sont en baisse.
Gallo-romaine est ma princesse
Et son fier blason est sans lys !
Comme on n'y tient point à la messe,
J'aime la ville de Senlis.

Les femmes ont les cheveux roux,
Négligemment noués en tresse,
Les seins vaillants, l'œil sans courroux :
Un rien vous donne leur tendresse;
Un baiser pris avec adresse,
Des roses, des volubilis,
Ouvrent leur cœur à qui s'empresse !
J'aime la ville de Senlis.

ENVOI

Prince, on m'accuse de paresse :
Rêver parmi les pissenlits,
C'est vivre en sage de la Grèce !
J'aime la ville de Senlis.



XVI

BALLADE

ÉCRITE EN PICARDIE

Puisque le temps est passé des marquises,
Amis, gardons toujours le culte ardent
Des bons pâtés et des jupes exquises,
Des fins morceaux qui fondent sous la dent,
Des beaux pays et du couplet mordant!
Comme les gens adonnés au solfège,

Ne buvons point le goudron de Norwège;
Et répondons, en folâtres chrétiens,
Au vieux Montaigne, à son fameux *que sçai-je :*
La Picardie et les pâtés d'Amiens!

N'oublions point l'or au fond des valises :
Thésauriser est un rêve imprudent;
D'autres paieront bien cher les vocalises
Que savoura gratis leur intendant.
Prenons parfois Comus pour confident!
Les francs Picards ont l'heureux privilège
D'aimer la table autant que le collège,
Mais leurs pâtés sont quelque peu les miens.
Manon Lescaut préférait au Corrège
La Picardie et les pâtés d'Amiens!

Que des Gotons loyalement conquises,
Aux grands éclats de leur rire strident,
Viennent m'offrir leurs chères friandises!
Si Neptunus, le bonhomme au trident,
Avait connu ce régal transcendant,
Il eût, parfois, commis le sacrilège
De mettre au pas ses chevaux de manège.
Gaulois, parmi vos trésors et vos biens,
Au premier rang je vois l'eau de Barège,
La Picardie et les pâtés d'Amiens!

ENVOI

Prince, en tous temps, par la pluie ou la neige,
Pour vos amis composez un cortège
De vieux flacons, de mets épicuriens;
N'oubliez pas surtout que Dieu protège
La Picardie et les pâtés d'Amiens!

Amiens, mars 1881.



XVII

BALLADE

EN L'HONNEUR DE QUATRE BELLES FILLES QUI LOGÈRENT DANS ORLÉANS*

A Octave Uzanne.

CELLE qui vécut pour l'Honneur,
C'est encor JEANNE la Pucelle :
Elle portait au fond du cœur
L'amour de la Patrie ; et Celle

* Jeanne d'Arc, Agnès Sorel, Diane de Poitiers, Marie Touchet.

Dont un gueux tarit l'escarcelle,
C'est Agnes. Or, je viens céans
Chercher la grâce universelle :
Les belles filles d'Orléans!

Celle, que tout adorateur
De la Forme a pris pour modèle
Depuis Jean Goujon le sculpteur,
C'est Diane, l'ardente belle
Qui malmena cœurs et gabelle
Au temps des Valois fainéants.
Aussi la chronique mord-elle
Les belles filles d'Orléans!

La dernière, éteinte en sa fleur,
Fut une douce damoiselle.
Marie eut sa part de douleur,
Quoique Charles Neuf n'aimât qu'elle.
La mort a jeté, d'un bras grêle,
Dans les funèbres océans
Ce quatuor exquis et frêle,
Les belles filles d'Orléans!

ENVOI

Prince, Némorin eut Estelle,
Mais, j'en appelle aux mécréants,
Ce n'est point une bagatelle
Les belles filles d'Orléans!

Orléans, 1881.



XVIII

BALLADE

EN L'HONNEUR DE LA RUE DE LA LAMPROIE A TOURS

A Prosper Marius, Tourangeau.

L'ÉTÉ dernier, j'ai découvert à Tours
Une ruelle étroite et tortueuse,
Où le truand dut faire de bons tours
Et se montra paré d'une tueuse.
Nulle maison n'y semble somptueuse,
Et le quartier porte un nom de poisson :

Filles de joie et marchands de boisson
Hantent ces lieux propices aux mécomptes;
Mais le flâneur y voit maint écusson.
La vieille rue est un recueil de contes.

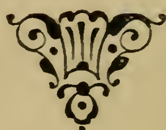
Plus d'une gouge aux robustes contours,
Vous promettant la nuit voluptueuse,
S'y promena, superbe en ses atours,
Fardée à point, fière et majestueuse.
Le bon vieux temps, époque impétueuse,
Entre ces murs fredonnait sa chanson :
Les clercs, épris de leur maître Gerson,
Les escholiers, les gueux et les vicomtes,
Ont mangé là rillette et saucisson...
La vieille rue est un recueil de contes.

J'aime à rêver au coin des carrefours,
En contemplant la muraille lépreuse
Des vieux logis aussi noirs que des fours.
Le martinet, dont l'aile langoureuse
Bat les pignons, me rend la vie heureuse.
Quand les ruisseaux en roulant un tesson
Font dans la rue un refrain de basson,
On est si loin de l'or et des escomptes,
Et de la rente et de Pont-à-Mousson!
La vieille rue est un recueil de contes.

ENVOI

Prince, dînez sous l'arbre, à Robinson;
Mangez, la nuit, l'écrevisse en buisson,
Et dans le jour, soyez tout à vos comptes :
Je vais à Tours payer votre rançon!
La vieille rue est un recueil de contes.

1881.



XIX

BALLADE

POUR LA VILLE DE CHINON

Chinon,
Petite ville, grand renom...

RABELAIS.

Je suis l'ami des vieux castels
Autant que des noires lanternes,
Et préfère, à tous les hôtels
Du monde, une masure aux Ternes.
J'aime à puiser l'eau des citernes
En tous pays de bon renom :
Gloire à la ville des tavernes!
Les vieux logis sont à Chinon.

On y découvre des pastels
Vieillots et des tableaux si ternes,
Qu'ils étonneraient les mortels
Que Paris loge en ses casernes.
O Chinon! que de balivernes
On écrirait sur toi! Ninon
Prit tes maisons pour des cavernes!
Les vieux logis sont à Chinon.

Là brillaient rapières, martels,
Écussons aux triples lubernes;
Là pleuvaient les hautains cartels,
— Terreur des Prudhommes paternes.
O bourgeois! les lys, que tu bernes,
Éclataient sur chaque pennon,
Sur les palais et les gibernes!
Les vieux logis sont à Chinon.

ENVOI

Prince, en cave mets tes Sauternes,
Bois sec, et baptise d'un nom
Flamboyant tes châteaux modernes!
Les vieux logis sont à Chinon.



XX

BALLADE

ÉCRITE EN AUVERGNE

A Joseph-Félix Bouchor.

J'AIME à courir nos anciennes provinces,
Où s'affirma la race des Gaulois
Par des combats, qui ne furent pas minces
D'honneur, et par toutes sortes d'exploits.
Depuis Alby jusque dans le Valois,
Le sol toujours fut rouge de batailles;

Et les castels ont des coups de mitrailles
Que cachent mal les derniers badigeons :
Ces pierres-là valent bien des semailles !
L'Auvergne est la province aux vieux donjons.

Anglais félon, la peur fait que tu grinces
Des dents ; tu cours plus loin forger des lois :
Jeanne t'a pris dans ses terribles pinces !
Toi, Bourguignon, tu n'avais aucuns droits
Sur ce pays fidèle à ses vieux rois ;
Au lieu du vin qu'aujourd'hui tu détailles,
Ton sang a dû remplir bien des futailles ;
C'est pour cela qu'au milieu des ajoncs
Des pans de murs montrent leurs grandes tailles !
L'Auvergne est la province aux vieux donjons.

Bourgeois ventru, souvent tu nous évinces,
Nous, les rêveurs, de ce pays françois
Où bataillaient les manants et les princes.
Qu'importe ! à nous l'Auvergne et ses grands bois,
Ses monts chenus, d'où j'entends le hautbois
Et d'où je vois, entourés de broussailles,
Déchiquetés, ou tordus en rocailles,
Tours et donjons vaillants ! Nous dérogeons
En abattant ces murs zébrés d'entailles !
L'Auvergne est la province aux vieux donjons.

ENVOI

Prince, entre nous, je crois bien que tu railles
En critiquant mon goût pour les murailles
D'où les corbeaux font s'enfuir les pigeons.
Gloire aux châteaux qui montrent leurs entrailles!
L'Auvergne est la province aux vieux donjons.

Château de Tournoël, 22 avril 1883.





LIVRE TROISIÈME

Poèmes Vingtenaires

Je ne suis qu'une terre commune;
Mais j'ai eu quelque liaison avec la rose ;
Son parfum m'a pénétrée...

SADI. (Gulistan.)

Que le ciel s'élargisse et que la mer recule
Mon cœur ne tiendrait pas dans l'univers entier.

MAURICE BOUCHOR.



A MAURICE BOUCHOR

PARISIEN

POÈTE, VOYAGEUR ET MÉTAPHYSICIEN

I

SONNET

Poète à barbe d'or, mon radieux complice,
Il le faut : je m'en vais te démasquer ici.
Après avoir quitté Vanves, non loin d'Issy,
Des nombres et des arts tu vidas le calice.

Tu ressembles, avec frénésie et délice,
A Shakespeare, à Rubens, à Bernard Palissy;
Tu chantes comme les pêcheurs de Portici;
Et jamais ton beau front d'athlète ne se plisse.

Citoyen de Paris, Créole, Bavarois,
Provençal par ton père, ainsi que les vieux rois
Des légendes du Nord tu règnes sur l'espace!

Cœur d'or, cher être exquis et digne du haubert!
N'ayant jamais voulu choisir ta carapace,
Tu vis entre Ceylan et la place Maubert!

1879.

II

PRIÈRE

O toi que l'on repaît de cerveaux haletants,
Formidable Paris, qui me sers d'ergastule
Puisque mon cœur n'a pu battre à l'aise dans Tulle,

Garde ton or : j'en ai ! Mais de toi seul j'attends,
Paris, ó mon pays ! Paris, ô mon caprice !
La grâce de quitter la vie avant Maurice.

1885.



I

CE QUE CHANTA LE BOUFFON

Oyez, oyez tous la grande nouvelle!
Clochers et beffrois, tintez, tintez tous!
Pour femme, Ebhérard prend Kateau la belle :
La plupart du temps les princes sont fous.

Cependant Kateau ne couche pas seule;
Au premier qui passe, elle fait l'œil doux.
— Parlez bas! le duc vous romprait la gueule.
La plupart du temps les princes sont fous.

Dans une taverne enfumée et noire,
Il la vit, un jour : robe avec des trous,
Mais tête jolie. Elle aimait la gloire.
La plupart du temps les princes sont fous.

Il l'embrassa, puis il lui prit la taille,
Caressant du doigt ses tetons point mous ;
Et la mit sur son cheval de bataille.
La plupart du temps les princes sont fous.

En route, il lui dit : — Ton regard m'enflamme,
Rentrons au manoir : je suis ton époux !
— O mon bel amant, fais de moi ta femme !
La plupart du temps les princes sont fous.

Leur vaillant coursier franchit la grand'salle
Du vieux castel, en rompant pattes, cous,
Car des lévriers dormaient sur la dallè...
La plupart du temps les princes sont fous.

Le bruit tira du sommeil la douairière
Couchée, en son lit, avec ses matous.
Elle eut peur, mourut. Vite une prière !
La plupart du temps les princes sont fous.

Alors Ebhérard, privé de sa mère,
Vit qu'il avait bien pour lui les atouts.
Après boire, il mit Kateau, nue, à terre...
La plupart du temps les princes sont fous.

C'est elle, ainsi l'a voulu son Altesse,
Qui règne au manoir. Les aïeux, jaloux,
Dans leurs cadres d'or, sont pleins de tristesse !
La plupart du temps les princes sont fous.

Les aïeux, surtout le marquis Hérode,
Disent, quand dort la fille aux cheveux roux :
« Rapières aux poings ne sont plus de mode ! »
La plupart du temps les princes sont fous.

Comme elle a vécu parmi les marchandes
D'amour, en un temps éloigné de nous,
On voit les amants la suivre par bandes.
La plupart du temps les princes sont fous.

Voulant devenir de son corps seul maître,
Ebhérard lui dit, un soir : Voulez-vous
M'épouser, Kateau ? — Je ne sais. Peut-être.
La plupart du temps les princes sont fous.

Mais le lendemain, comme une pucelle,
Rougissant d'amour et point en courroux,
Elle consentit à la bagatelle.
La plupart du temps les princes sont fous.

Le père du duc, — une lame fière,
Qui dormait en paix, le corps caché sous
L'armure de fer, — pleura dans sa bière.
La plupart du temps les princes sont fous.

Le père du duc, — on voit de ces âmes
Pour qui beaux regards sont vilains joujoux, —
Courait les combats bien plus que les femmes...
La plupart du temps les princes sont fous.

Le père du duc, — rougissez, grenades! —
Qui criait : Montjoie! en donnant des coups
D'épée effrayants, était aux Croisades.
La plupart du temps les princes sont fous.

Oyez, oyez tous la grande nouvelle!
Clochers et beffrois, tintez, tintez tous!
Pour femme, Ebhérard prend Kateau la belle :
La plupart du temps les princes sont fous.

Avril 1872.

II

UNE VIEILLE LANTERNE

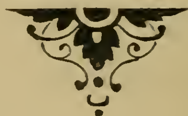
Sa lueur ne porte pas loin :
Elle éclaire à peine le coin
De la rue; il n'est pas besoin
De trop de flamme.
Une pâle clarté, le soir,
Respecte les splendeurs du Noir,
Et prédispose au nonchaloir
Toute mon âme.

Elle est belle de sa laideur;
Elle est toujours en bonne humeur,
Elle est presque de sa noirceur
    Heureuse et fière;
Et l'on dirait qu'un jeune archer,
Au lupanar allant coucher,
Vient à peine de la moucher
    De sa rapière.

O phare plein d'étrangeté!
Éperdu de sincérité,
Que de fois mon cœur t'a compté
    Toutes ses peines!
Que de fois j'ai versé des pleurs
Pendant que les vents, querelleurs,
Semblaient comme des loups hurleurs
    Au fond des plaines!

Hélas! près de ton poteau, vert
Comme les ailes d'un pivert,
Il s'est, pendant les nuits d'hiver,
    Commis des crimes;
Mais je te devais, cher falot,
Pour ton air sinistre et veillot,
Pour ta crasse et ton feu pâlot,
    Ces quelques rimes.

Car j'aime le vieux pan de mur,
Où s'attarde un double fémur
Féminin venu de Namur;
    Et j'ose dire,
Avec un cynisme profond,
Que les palais hauts de plafond,
Quand ils sont flambants neufs, me font
    Pouffer de rire!



III

FLORÉAL

REGARDE longtemps, ma mignonne,
Belles et fraîches comme toi,
Ces fleurs : celui qui nous les donne
Est en émoi.

Car c'est l'enfant aux perles fines,
Le doux chérubin auroral
Qui règne sur les aubépines,
C'est Floréal.

C'est le gnome de nos pelouses,
Le petit dieu du grand bosquet,
Qui parle bas à nos épouses
Dans un bouquet.

C'est lui qui se met sous les feuilles
Pour te courtiser en tremblant,
Quand de ta douce main tu cueilles
Quelque œillet blanc.

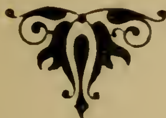
Vois : il sourit aux tourterelles.
Mais, si quelqu'un touche à ses fleurs,
Libellules et sauterelles
Sèchent ses pleurs !

O Floréal, cher petit être !
Si tu la vois, d'un pied léger
Venir au parc et là se mettre,
Triste, à songer ;

Si tu ne la vois pas sourire
Devant les splendeurs du printemps,
Et si tu vois qu'elle soupire
De temps en temps ;

Va mettre une rose mousseuse
A son corsage de satin :
Tu la verras fière et joyeuse
    Tout le matin !

Mai 1876.



IV

LE FRÈRE LAI

EAU-FORTE A LA MANIÈRE D'OSTADE

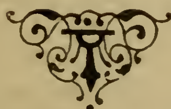
A Jacques Madeleine.

BAILLANT comme une huître au soleil,
Sa lourde besace au côté,
Le nez rouge et le teint vermeil,
Frère Irlide ayant bien quêté
S'en va, la narine en éveil.

Sa barbe grise tremble au vent.
Sa panse, qui vaut un discours,
Heurte en route plus d'un auvent;
Car le gaillard coule des jours
Remplis de pitance, au couvent.

Dans sa besace, il met la main
Pour en sortir un gros jambon,
Qu'il soupèse et couve, en chemin,
D'un regard langoureux et bon,
Ce qui scandalise un gamin.

Gavroche rit du papelard;
Mais le soleil fait à loisir
Scintiller — doux effet de l'art! —
La face, empourprée à plaisir,
De ce gros frère plein de lard.



V

LE SINGE POITRINAIRE

A Louis Brès.

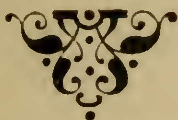
Il faisait le bonheur de toute la maison.
Etant ambitieux, il avait souple échine,
Et comme un écolier, il allait en prison
S'il avait renversé quelque vase de Chine.

Lorsque arriva l'hiver, bête comme un oison,
Il alla près du feu se frotter la narine;
Puis la toux l'emporta : les êtres sans raison
Savent autant que nous mourir de la poitrine.

Eh bien! lorsque j'ai vu cet éplucheur de noix,
Cet exotique mort à l'amusant minois,
Ses maigres bras croisés dans un cercueil de laque,

Ami, comme en un jour de profonde douleur,
La tristesse m'a pris; et j'ai mouillé d'un pleur
Le corps rigide et froid de mon pauvre macaque.

1876.



VI

ÉTRENNES A MA MIE

Ce soir, en regagnant mon gîte
Sans joyau pour toi dans la main,
Le cœur tout attristé, Brigitte,
J'ai rêvé le long du chemin.

Éclaboussé par les gouttières,
Je songeais aux coffrets nacrés,
Aux colliers, aux plumes altières,
Aux bijoux, aux écrins dorés.

Ils me chantaient jusqu'à l'ivresse
La sérénade du Métal;
Et leur éclat, ô ma maîtresse!
Leur fol éclat m'a fait du mal.

Pourtant, je te dois des étrennes.
Que veux-tu de moi pour cadeau :
Un gai pinson, mangeur de grainès,
Ou des fleurs dans un verre d'eau?

J'ai des trous à mon escarcelle,
Et les éventails sont bien chers;
Dédaigne la vieille vaisselle,
Choisis quelque ballade en vers!

Mais, puisque dans notre demeure
L'amour habite aussi, veux-tu,
Jusqu'à ce que l'un de nous meure,
Tirer la langue à la vertu?

1er Janvier 1877.



VII

UNE TOMBE DES ALYSCAMPS

Fui, non sum ; estis, non eritis ; nemo immortalis.

ÉPITAPHE PAÏENNE.

A Leconte de Lisle.

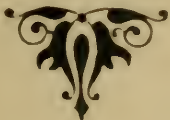
Le tombeau que voici renfermait la dépouille
D'un vaillant dont le fer étonna les Gaulois :
Sabinus, chevalier, qui naquit dans la Pouille
Et mourut tribun pour la défense des lois.

Glorieux, il dormait... Un jour, le peuple fouille
Le sarcophage, au son rustique du hautbois ;
Mais, quoique entièrement profané par la rouille,
Le glaive du défunt promettait des exploits !

La cendre fut jetée au vent; on fit au Rhône
Avec la lourde épée une légère aumône :
Il ne resta du mort, sur la pierre, qu'un nom.

O Sabinus ! ô toi qui te soûlas de gloire
En faisant triompher ton rêve et ton pennon,
Que ne puis-je élever un temple à ta mémoire !

Arles, 1879.



VIII

LE TEMPLE DE DIANE

A Gustave Flaubert.

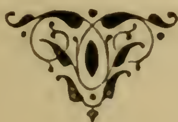
Le vieux temple, envahi par un figuier sauvage,
Brave l'éternité, l'orage et les autans;
Il porte fièrement vingt siècles d'esclavage,
Et se pare de fleurs lorsque vient le printemps.

Des priapes lépreux, que la mousse ravage,
Gardent l'autel; mais ces lubriques combattants
Méprisent la rosée et veulent pour breuvage
Les baisers d'une nymphe aux rires éclatants.

Cependant, la cigale, au tronc rugueux d'un arbre,
Murmure une chanson pour ces païens de marbre;
Le temple s'est doré de rayons aveuglants;

Et les dieux, étendus dans l'herbe avec paresse
Et mal sevrés encor des prémices sanglants,
Attendent vainement que Diane paraisse.

Nîmes, mai 1879.



IX

CARMEN

Perfide comme l'onde.
SHAKESPEARE.

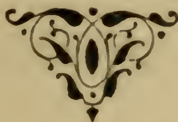
A Albert Mérat.

La scène est dans la rue, à Grenade, un beau soir.
Passe Carmen, au bras d'un écolier candide
Qui dit des vers d'amour à la brune sylphide.
Leurs ombres en marchant tachent les murs de noir.

Sous un rayon de lune, épouvantable à voir,
Un homme accourt vers eux, rapière au poing, livide;
Au cœur d'un amoureux le courage réside:
Le doux rimeur dégaîne, enfiévré par l'espoir.

L'acier met des éclairs dans la nuit, et la rage
Décuple des rivaux l'ardeur et le courage;
Puis, l'enfant tombe aux pieds de la belle en émoi.

Alors, devant ce mort dont elle fut l'amante,
Carmen lance au vainqueur une œillade charmante,
Baise son fer sanglant et dit : Je suis à toi !



X

VIEILLE PENSÉE

A Alphonse Karr.

L'AUTRE soir, tout songeur, je suivais une femme.
Diamant au pays des Astres dérobé,
Elle avait, — c'est du moins ce que croyait mon âme, —
La beauté de Laïs et la grâce d'Hébé.

Mon cœur chantait tout bas une amoureuse gamme;
Et j'en pris à témoin les lueurs de Phœbé,
Le désir m'étreignait... Sans mentir, je proclame
Que ce soir-là du ciel mon rêve était tombé.

Tout à coup, parvenue en un endroit propice
Et jetant mon extase au fond d'un précipice :
Viens-tu chez moi? dit-elle en montrant sa maison.

Eperdu, je quittai brusquement mon idole;
Et cette fois encor la prose avait raison!
Pour briser la statue il faut une parole.

1871.



XI

LA PLAINTE DU FOU

J'ai couché dans le lit des rois, et cela m'a rendu fou.

BONAPARTE.

Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

CHARLES BAUDELAIRE.

TOUT en humant, rempli d'une ivresse divine,
L'âcre et lourde senteur d'un long rêve, ce soir
Je me suis élancé vers la gaze argentine
De l'Éther, ou plutôt je m'y suis laissé choir.

Je crois entendre au fond de ma vaste poitrine
De nombreux cavaliers, habillés de drap noir,
Hurler en galopant sur la poussière fine
De ce vaste désert qu'on appelle l'Espoir !

Ils vont, tourbillonnant dans une rage folle :
La lance fait claquer au vent sa banderole,
Et la rapière sonne en frappant le fourreau.

Chacun d'eux traîne ainsi, sans détourner la tête,
Un morceau de mon cœur au galop de sa bête;
Et je n'en trouve aucun qui ne soit un bourreau !

1874.



XII

A CÉLINE

Mon cœur est dans tes mains, comme un oiseau jeté
Par l'aube en ta demeure...

ARMAND SILVESTRE.

Je ne regrette pas d'avoir cru que ton âme
Hantait un lieu rempli de magiques lueurs,
De rayons et d'azur, de perles et de flamme;
Je ne regrette pas d'avoir versé des pleurs;

Je ne regrette rien de ce que je dérobe
A mon rêve obsesseur; je ne regrette pas
D'avoir mis, comme un fou, des baisers sur ta robe,
Sur tes cheveux et sur la trace de tes pas;

Je ne regrette point d'avoir suivi ton ombre
Maintes fois, et d'avoir fait sécher dans ma main
L'œillet cueilli par toi, la veille; je suis sombre
Et triste, mais je suis plus grand qu'un être humain;

Car j'entendrai, vois-tu, jusqu'au jour de la tombe,
Ton éloquente voix qui m'a parlé d'amour,
Voix plus douce à mon cœur qu'un soupir de colombe,
Ou qu'un cri de faunesse à l'approche du jour!

1876.



XIII

RENOUVEAU

Ce matin, — je ne sais ce qu'il avait, ma belle, —
Mon cœur qui t'oubliait s'est remis en émoi;
Ayant cru que brillait dans la nuit ta prunelle,
O lâche que je suis! je n'ai pensé qu'à toi.

J'ai vécu de nouveau les longs jours de tendresse,
Les belles nuits d'amour et les heures d'orgueil,
D'audace, de désirs et de fièvre et d'ivresse;
Et les larmes encore ont coulé de mon œil.

Et pourtant, je jurai, quand nous nous séparâmes,
Cher ange ! que j'avais assez de ton amour ;
Mais je ne savais pas combien de temps nos âmes
Respectent les serments quand ils ont vu le jour.

Je ne le savais pas, non ! Quoique ma poitrine
Fût pleine de mépris, de dédain, de fierté,
J'ignorais qu'à son gré la femme nous domine
Et que l'homme, ici-bas, n'a point de volonté.

Maintenant, je te vois comme au temps de mon rêve,
Le plus pur de mon cœur vers toi s'est élancé :
Quelque chose de noble à mes yeux te relève,
Car le souvenir vient où l'amour a passé.

Ta face resplendit ainsi qu'une auréole ;
Tu me sembles surgir de quelque firmament ;
Parfois, je suis tenté d'adresser la parole
A ton ombre invisible, ô fantôme charmant !

O lointains souvenirs d'une heure éblouissante !
Laissez encore un peu mon cœur se consumer ;
O rayons disparus, qui parlez de l'absente,
Laissez croire à mon cœur qu'il peut encore aimer !

Oh ! de grâce, cachez bien longtemps sous ses voiles
La vérité ! Laissez luire encor les splendeurs
De mon rêve ; le ciel est pour moi plein d'étoiles :
J'ai dans le cœur l'amour et dans les yeux les pleurs.

1876.



XIV

CHANSON D'HIVER

PUISQUE l'hiver nous fait la guerre,
Mettons les pieds sur les chenets;
Et près du feu tâchons de faire
Des ballades et des sonnets.

Agréable est la solitude
Quand on entend gémir le vent,
Et qu'on relit par habitude,
Souvenir, ton livre émouvant!

Rêves bleus, aimables mensonges,
Je vous adore à deux genoux :
L'homme ne vit que par les songes,
L'homme n'existe que pour vous !

Chimères qui peuplez mes mondes,
Je vous dois mes plus longs moments
De bonheur, douces lueurs blondes,
Chers rayons de mes firmaments !

Oh ! que je vous dois de caresses,
De jours par l'espoir arrosés,
De désirs fous et de tendresses,
D'enchantements et de baisers !

Ne trahissez pas mon attente,
Ce soir, ô mes chères amours !
Dans une sphère éblouissante
Portez mon âme pour toujours !

Allez sous de splendides voûtes
Et sous des arceaux séducteurs,
Rêves d'or ! mais fuyez les routes
Qui manquent d'oiseaux et de fleurs.

1876.

XV

GRATIA PLENA

Je ne veux point parler de celle qu'on adore
Sous le nom de Marie. En mon âme, il n'est rien
De mystique; d'ailleurs, je suis fou de l'aurore,
Et, quand on l'aime, on est profondément païen.

Mon cœur, joyeux, module une arpège sonore
Pour une jeune fée, un être aérien :
Phœbus, le bel archer, de ses rayons la dore,
Et les Grâces n'ont pas son radieux maintien.

Son regard m'est fatal comme un chant de sirène.
Dans une épaisse nuit je sens qu'elle m'entraîne;
Son culte a la saveur puissante du tourment.

Tout en l'aimant, je songe à ces liqueurs amères,
Qui luisent doucement dans le fond des grands verres,
Mais dont les gouttes d'or font mourir lentement.



XVI

SERÉNADE

Puisque un sourire d'elle électrise mon être
Et puisque dans la nuit scintille son œil noir,
Partons, ô ma guzla! car nous devons, ce soir,
Roucouler des chansons d'amour sous sa fenêtre.

La mollesse de l'ombre en mon âme pénètre.
C'est l'heure des soupirs éclaboussés d'espoir,
L'heure des fiers accords chargés de nonchaloir,
L'heure où les langoureux clairs de lune vont naître.

Guzla, chère guzla! tressaille sous ma main;
Jette à l'écho joyeux ta gaîté, car, demain,
Pendant que dormira la belle et que l'aurore

Couvrira son balcon de folâtres lueurs,
Il me semblera voir son fier visage encore;
Et mes yeux affolés retrouveront des pleurs.



XVII

SONNET PERSAN

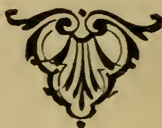
A L. Roger-Milès.

SADI, l'exquis poète aux douces métaphores,
Se délassait au bain, ayant à son côté
Une Persane à l'œil ardent et velouté.
Dans le bosquet voisin chantaient des lophophores.

Quand la dame eut vidé les mignonnes amphores
De senteurs, elle offrit avec humilité
Un peu d'argile à son seigneur. En vérité,
Son geste rappelait celui des canéphores.

Sadi prit cette argile à l'arome subtil.
— « O terre! es-tu le musc? es-tu l'ambre? » dit-il.
— « Poète, je ne suis qu'une terre commune;

Mais j'ai connu jadis les roses de l'Iran.
Leur parfum m'est resté, c'est toute ma fortune. »
— Et Sadi murmura, pensif: « Allah est grand! »



XVIII

RENCONTRE

DEVANT la forêt ténébreuse
Où vont se cacher mes douleurs,
J'ai rencontré mon amoureuse
Qui passait en cueillant des fleurs.

Sa tête, digne du vieux Greuze,
Défiait toutes les pâleurs;
Sa bouche, ardente et langoureuse,
En souriant sécha mes pleurs.

Depuis cette heure si troublante,
Ma mie à revenir est lente;
On dirait une éternité.

Reparais, ô fantôme étrange!
Je veux mourir de ta beauté :
Mon cœur est saignant, bois et mange!

25 septembre 1881.



XIX

BALLADE

POUR LA PLUS BELLE

Oh! sènso la bèuta dequé sarié lou mounde?

THÉODORE AUBANEL.

TOUTE ma vie, en tous lieux, en tous temps,
Je chanterai ta grâce et ton sourire,
Et ton regard qui brave les autans,
Et ta beauté, cause de mon martyre!
Ton œil ardent, mystérieux, m'attire
Mille fois plus que l'implacable aimant.

Être angélique, adorable et charmant,
Ouvre tes bras : je n'ai plus rien à craindre!
Tout disparaît inévitablement,
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

Aimons! A quoi servirait le printemps
Si je n'avais pas le droit de te dire :
A toi ma vie, à nous deux nos vingt ans!
Nous nous aimons ainsi que dans Shakespeare,
Et s'il fallait conquérir un empire
Pour qu'à ton front brillât le diamant,
Je partirais, belle, sur le moment :
Tu n'aurais pas le soin de m'y contraindre.
Tout ira choir en un gouffre inclément,
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

Le dieu d'amour aime les combattants,
Au cœur desquels la passion respire.
Honte à jamais aux pleurs débilitants!
Ton œil profond, où mon âme se mire,
N'a point douté du plaisir qu'il m'inspire
Et ne veut plus rompre l'enchantement.
Si ta pensée est mon soulagement,
Tu garderas la mienne sans te plaindre
Et nous fuirons ce monde en nous aimant.
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

ENVOI

Princesse, ô toi ma gloire et mon tourment!
Plus qu'un sommeil de Belle-au-bois-dormant,
Laisse durer mon extase, et sans feindre,
Laisse mon cœur te dire longuement :
Mais mon amour pour toi ne peut s'éteindre!

25 décembre 1882.



XX

ARLEQUINE

SONNET DE BAL MASQUÉ

De là naissent ces sympathies
Aux impérieuses douceurs,
Par qui les âmes averties
Partout se reconnaissent sœurs.

THÉOPHILE GAUTIER.

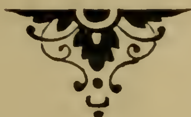
Vous êtes le rayon de ma vie et l'ivresse
De ma pensée en fleur, arlequine à l'œil noir!
Jadis, j'eusse conquis pour vous plaire un manoir :
Vous aimez tant les vers, que je vous en adresse.

Prenez! C'est pour chanter ces grâces de faunesse,
Qui vous donnent partout le radieux pouvoir
De séduire les cœurs vaillants, sans le savoir,
Sans orgueil, comme il sied à l'aimable Jeunesse.

Le temps emportera ce masque d'arlequin,
Ce jupon pailleté, ce mignon brodequin;
Mais il vous laissera le sonnet du poète;

Il surgira d'un livre, en quelque coin jeté,
Pour dire : N'oubliez jamais ce soir de fête,
O ma mie! où trôna votre exquise beauté!

1er mars 1883.



XXI

PETIT TESTAMENT

Songe aux têtes de mort qui se ressemblent toutes.

FRANÇOIS COPPÉE.

Le jour où je mourrai n'aura rien de morose,
Rien qui rappelle trop l'empire des défunts;
Et sauf le réséda que mon concierge arrose,
Les fleurs dans l'air joyeux jetteront des parfums.

Quand mon corps sera froid, vous viendrez, camarades,
Prendre discrètement cet importun fardeau,
Et vous l'emporterez, sans souci des parades,
Pas trop loin d'un étang peuplé de poules d'eau.

Le cercueil sera lourd, — cercueil de gentilhomme,
— Mes ancêtres aussi s'étant bardés de fer, —
Cercueil de bois très dur, propice au dernier somme
D'un païen désolé de douter de l'enfer.

Le cercueil sera grand, — sa carcasse hautaine
Doit retenir longtemps, bien longtemps prisonnier,
L'éclat de rire aigu d'un fils de l'Aquitaine
Plus joyeux qu'un évêque ou qu'un gonfalonier!

Le cercueil sera noir, — un enfant de la Grèce,
Que la Gaule adopta, peut-être par malheur,
Y rêvera toujours la strophe vengeresse
D'où devait s'échapper le cri de sa douleur!

Celui que vous mettrez entre ces quatre planches
Avait voué sa vie au farouche Idéal;
Son rêve se plaisait dans les visions blanches,
Et l'an n'avait pour lui qu'un seul mois : Floréal!

Six poètes au plus formeront mon escorte,
Et sauront m'inhumer sans citer du latin.
Derrière les porteurs, nulle femelle accorte
Ne se plaindra d'user ses souliers de satin.

Pas de femme après moi! — Mes quatorze maîtresses,
— Autant qu'il est de vers en un probe sonnet, —
En l'honneur des bourgeois ont dénoué leurs tresses;
Depuis longtemps, déjà, mon cœur les soupçonnait.

Mais à l'heure où la mort viendra glacer ma flamme,
A l'heure où l'asphodèle ornera mon chevet,
J'aurai, je le sens bien, un grand amour dans l'âme;
Et tout à l'heure encor mon esprit en rêvait.

Amis, celle que j'ai depuis deux ans pour reine,
De mon amour profond n'a point eu les aveux;
Et j'admire tout bas ses grâces de sirène :
— Regards brillants et purs, pieds mignons et nerveux.

Les hasards de la vie ont creusé des abîmes
Entre sa robe blanche et mon pourpoint troué,
Mais je lui dois de longs moments doux et sublimes,
De quoi faire pâlir la gloire d'un roué!

Vous ne la verrez point suivre à pied mon cortége.
Ignorante à coup sûr et de l'heure et du lieu,
Elle ne viendra pas croiser ses mains de neige,
Devant le trou béant, dans un suprême adieu!

Vous mettrez à côté de la fosse un arbuste,
Un laurier-rose, orgueil de mon pays natal,
Afin d'enguirlander mon cadavre robuste
Et pour que le retrait n'ait rien de trop fatal.

Et vous vous en irez droit à l'hôtellerie!
Le devoir accompli rendant l'homme bavard,
Vous redirez, autour de la nappe fleurie,
Les mots que j'ai semés le long du boulevard.

Vous boirez longuement, amis, tout d'une haleine,
Ces vieux vins que j'aimais quand j'étais un vivant :
Le Corton velouté, qui mûrit dans la plaine,
Et le Tavel éclos sous les baisers du vent.

Deux ballades de moi charmeront votre rate;
Richepin contera que mon nez rappelait,
— Indice de bonté, — le nez du vieux Socrate
Et que je n'eus jamais aux doigts de chapelet.

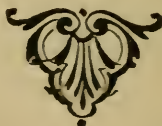
Puis vous réciterez quelque sonnet gothique;
Et si l'un d'entre vous fumait royalement
Vingt cigares venus de la bonne boutique,
Mon œil scintillerait ainsi qu'un diamant!

Je n'enviai jamais le beau destin d'Horace,
Mais il m'eût été doux de lier mon bouquet;
Si mon pied trop furtif n'a point laissé de trace,
C'est qu'elle était bien loin la salle du banquet!

De plus heureux que moi prendront en mains la coupe;
Le chef enguirlandé de roses, ils boiront
Le rouge vin fumeux de la Gloire; et leur troupe
Aura le cœur plus vaste et l'auréole au front.

Mais ceux, dont la pensée aura gardé l'empreinte
De ma jeune amitié, pleureront sans remords;
Ils songeront souvent, sans regrets et sans crainte,
Au compagnon de route égaré chez les morts.

Novembre 1882.

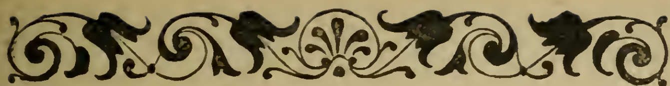


LIVRE QUATRIÈME

Rimes Truandes

C'est un plaisir de dilettante
De donner délicatement
A la fantaisie inconstante
Les allures du sentiment...

PAUL BOURGET



A ARMAND SILVESTRE

GASCON DE PARIS

POÈTE, CONTEUR ET CRITIQUE

DIS-MOI *de quel couvent peuplé de frères lais,*
Ou de quel monastère enjolivé de Carmes
Tu nous viens, ô Gascon célèbre par tes charmes,
O poète fleuri plus gras que Rabelais!

Il faudrait cent rondeaux et mille virelais
Pour dire ta gaîté, tes exploits, tes vacarmes,
Sur combien de minois tu fis couler des larmes
Et combien Cupido t'a fourni de relais!

Ton œuvre a la saveur de ce vaillant Bourgogne,
Dont tu rinces ton bec sans aucune vergogne;
Tes soupirs ont séduit plus d'une Alaciel;

Ton rire formidable a l'éclat des trompettes;
Et toi seul fais rougir les étoiles au ciel,
Avec confusion et pudeur, quand tu p....!



I

LE POURPOINT ROSE

POEME ÉCRIT A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE D'« HERNANI »

A Émile Bergerat.

I

Un demi-siècle, hélas! a fané ce pourpoint,
Que les Quarante avaient menacé de leur poing
Débile, et nous avons vu, depuis, bien des choses.
Les vestons soutachés et les justaucorps roses,
Le feutre à la Rubens, les grands cols, le velours,
Ont abdiqué devant des accoutrements lourds,

Grotesques et mesquins; les fils de notre époque
Se sont emprisonnés dans une sombre loque;
Et si les bons rimeurs que Lemerre imprima
Songeaient à s'embarquer, un matin, pour Lima,
Paris retournerait peut-être aux choses tristes
Et serait déserté par tous les coloristes.
Mais Paris a gardé son cœur et son cerveau :
Au lieu de consacrer quelque refrain nouveau;
Au lieu de feuilleter, le pied dans la pantoufle,
Le roman d'un farceur, qui n'avait plus de souffle
Avant d'avoir écrit deux chapitres, Paris
A jeté dans la rue un grand flot de maris
Et de femmes vêtus comme pour une fête;
Car ils sont allés voir *Hernani*, — du Poète!

II

Ah! l'un de nous l'a dit : Nous sommes les bouffons
De la foule, et soumis, humbles, nous étouffons
Nos sanglots. Mais parfois, étant rois au Théâtre,
Nous troublons le bourgeois qui dort près de son âtre;
Nous savons l'arracher à tous les sanhédrins,
Le forçant d'écouter nos fiers alexandrins;

Et nous voyons souvent, malgré l'or qu'il apporte,
Notre ennemi qui bat la semelle à la porte.
Mais si le dénouement vient à mouiller ses yeux,
Nous nous sommes vengés à la façon des dieux.

III

Depuis qu'a frissonné l'étendard romantique
Au vent d'une révolte ardente et frénétique,
Depuis que Charles-Quint a récité ses vers
Et qu'Albertus a vu la sorcière aux yeux verts,
Cinquante ans ont noirci les pierres du théâtre
Et poudré de frimas le plus jeune hugolâtre...
Presque l'âge de Don Ruy Gomez de Silva!
Mais il faut accepter le Destin comme il va
Puisque, après tant d'ennuis, de travaux, de batailles
Et tant d'herbe poussée aux fentes des murailles,
Depuis cette soirée, où prirent leur élan
Les fiers propos d'amour de l'*Honneur castillan*,
Après tant de héros morts pour la Métaphore
Divine, et la Couleur, et la Rime sonore,
Après tant de rêveurs descendus au tombeau
Pour avoir trop vécu dans le culte du Beau

Et de brocards jetés à l'héroïque bande
Par ceux qui possédaient Melpomène en prébende,
L'amant de Dona Sol, le farouche Hernani,
Fait flamboyer, ce soir, ses rimes d'or bruni!

Heureux ceux qui verront la scène des Ancêtres :
Ils sauront quels sanglots l'amour met dans nos êtres;
Heureux tous ceux qui vont ouïr le son du cor!
Moi, j'ai passé ma nuit chez les défunts encor :
Les fulgurants éclairs jetés par ta rapière,
O pâle Don Carlos! m'ont guidé vers la pierre,
Où dort le champion fervent de la Couleur,
Un dieu dont on n'a point la statue...

IV

O douleur!
Celui qu'à deux genoux nous appelons *le Père*,
Celui qui prit un jour l'Idéal pour repaire,
Qui supprima ce pal, nommé communément
La Tragédie, avec un beau rugissement
Et dont la griffe tient pour toujours le Poème,
Celui qu'on aime autant que Shakespeare lui-même,
N'a point revu, ce soir, le chef des combattants
D'*Hernani* : ce héros, qui n'avait pas vingt ans,

Portait un gilet rose en conduisant sa file,
Et se nommait *Théo* bien plus que Théophile :
La Mort nous l'a ravi.

V

Les Francs adoraient l'art,
Se ruinant pour un vieux tome de Ronsard
Tout le temps qu'ont duré les luttes romantiques.
Lassailly déclamait dans toutes les boutiques,
Et Gérard de Nerval lançait du feu grégeois!
De toute la hauteur du mépris des bourgeois,
Les peintres, les sculpteurs, les acteurs, les poètes,
Se trouvèrent grandis; comme des gypaètes,
Les rimes s'envolaient au firmament béni!
Mais Banville l'a dit : Maintenant, c'est fini.
Tout Gaulois sérieux ingurgite sa pinte
D'Aï mousseux, avec une femelle peinte :
En l'an trente, chacun plein de flamme écrivait
L'*Ane mort* ou *Trialph;* et quand il arrivait
Au cabaret, Petrus demandait du Massique,
Qu'il voulait boire dans le crâne d'un classique!
Comme il ne put jamais parvenir à son but,
Le poète, en jurant très fort par Belzébuth,

Mangeait cyniquement une bourgeoise soupe,
Et sablait le Mâcon dans une simple coupe.
Théophile Gautier, robuste ciseleur
Et des mots striés d'or fanatique oiseleur,
Mit ses amours en vers : ce fut son premier livre,
Car la prose nourrit ceux que les vers font vivre!

VI

Le pourpoint rose, — effroi du noir tabellion, —
Que Gautier arbora dans la rébellion,
Remplit de flamboiements son Œuvre tout entière.
Quel homme! quels romans! quels vers! quelle crinière!
D'ailleurs, toute sa vie il porta ce pourpoint;
Et, comme sur son corps on ne le voyait point,
Le maître l'avait mis dans le fond de son âme.
Pour Gautier, ce pourpoint valait une oriflamme :
Cela signifiait l'Art, Hugo, la Beauté,
Le Rythme, l'Orient, l'Amour, l'Antiquité.
Pendant qu'il versait dans le journal des amphores
De prose, il nous forgeait encor des métaphores;
Jusqu'à son dernier jour, ce fut un *truculent!*
La Mort n'a pas voulu le prendre d'un pas lent,
Mais le grand Romantisme est cloué dans sa bière.

Le doux olympien habite un cimetière,
Couché tout de son long, chêne entre les roseaux!
Sur sa tombe parfois j'aperçois des oiseaux,
Bohêmes de Montmartre, arrivés d'un coup d'aile
Pour relire le vers où Gautier les appelle;
Quand ils s'envolent, tous s'élancent en chantant,
Afin que le poète endormi soit content.

VII

Oh! que tu m'as ému, maître au pourpoint de flamme!
Oh! que de fois ton œuvre a captivé mon âme!
Le culte de ton art m'a fait un cœur d'acier.
Toi vivant, j'eusse été ton fidèle massier,
Et j'aurais proclamé dans Paris ta doctrine,
En portant tes couleurs par devant ma poitrine,
L'épée au poing, ma vie au bout de tes sonnets,
Comme ont fait pour le roi, jadis, les lansquenets!

VIII

O grand Gautier! forgés comme une vieille armure,
Tes écrits ont gardé leur magnifique allure.

Quoique un normalien, bourgeoisement brutal,
T'ait refusé l'honneur divin du piédestal*,
En condamnant ta gloire à garder l'antichambre
Chez Falguière ou Dubois, ô poète de l'ambre!
Gratteur de cuivre exquis, rimeur tonitruant!
Nous, les nouveaux venus, au travail nous ruant,
Nous t'offrirons du bronze, et nous paierons la dette
De tous ceux qui lisaient ton *Musée* en cachette!

Février 1880.

* Théophile Gautier n'a pas encore de statue. Il est vrai que le plus chétif chimiste a la sienne !



II

A FRANÇOIS VILLON

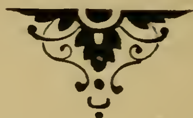
Repose en paix, Villon, dans ton linceul de gloire ;
Allonge bien tes pieds au fond de ton cercueil !
De tes tours d'écolier nous perdons la mémoire,
Ce ne sont que les jeux d'un folâtre écureuil.

Quoique truande à fond, ton âme n'était noire.
Si tu vis le bourgeois toujours d'un mauvais œil,
Poète, finement tu ciselas l'ivoire
Et l'or ; ceci soit dit, pauvre ombre ! à ton orgueil

Nous savons te relire en nos doctes époques :
Malgré ton feutre gras et ta gonelle en loques,
Ton étoile enragée éclate au ciel de l'art.

Et, sans avoir souci de cet honneur immense,
Tu sers d'aïeul au roi de notre Renaissance,
A ce fin joaillier qu'on appelle Ronsard !

Auvers-sur-Oise, 1880.



III

A MAITRE PIERRE GRINGOIRE

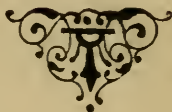
GRINGOIRE, éveille-toi! Si tu voyais, mon cher,
L'Eglise d'à présent, cette matrone sèche,
La Rime dans les mains, tu la battrais en brèche
Au risque de descendre au fin fond de l'enfer!

Maître, réjouis-toi : Mère Sotte m'a l'air
De râler dans son coin, comme une vieille mèche
Qui n'a plus d'huile et qui, lentement, se dessèche :
La dame a fait son temps et les gens y voient clair.

Lyrique parvenu, roi des figures pâles,
Nous faisons ta besogne et nous sommes des mâles;
L'œuvre est presque achevée, et nous touchons au port.

Adieu. Je te relis, au frais, sous la tonnelle.
Va dire à Jules Deux que Saint-Pierre est bien mort
Puisqu'il est oublié dans la Ville éternelle.

1875.



IV

A MAURICE BOUCHOR

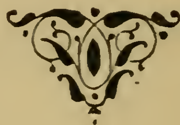
Nous faisons tant de bruit, doux et tendre Maurice,
Qu'on brûlera nos vers à des danses en rond !
Songes-tu, quelquefois, que nos sistres iront
Se perdre dans la Nuit meurtrière au Caprice ?

Nous gênons les bourgeois. Ils portent, sur le front,
L'insigne du plaisir que nous donna Clarisse ;
Et comme il faut qu'un jour notre race périsse,
Les chiens de tous ces vieux cocus nous mangeront !

En attendant, tu mets des fleurs à ta barrette.
Ton œil bleu, plein d'amour, fait rêver Nicarette,
Et le fauve métal scelle ton parchemin.

Moi, dans ce grand Paris, j'aperçois à toute heure
La tête de Méduse au bord de mon chemin;
Et je porte un fardeau si pesant que je pleure !

Octobre 1879.



V

A PAUL BOURGET

Si j'avais pu, mon cher, m'empâter comme un veau,
J'eusse été proconsul dans le Gers ou l'Isère;
Mais je préfère encor Paris et la misère,
Car je compte laisser plus d'un in-octavo.

Le public ayant peur d'un poète nouveau,
Je me vois menacé du sort de Bélisaire :
Quand j'aurai trop longtemps égrené mon rosaire,
J'irai pourrir, le ventre au soleil, sans caveau.

Peu m'en chaut ! Soutenons jusqu'au bout la gageure.
C'est pour faire plaisir à vous seul, je le jure,
Que j'étudie un peu les âmes, — chez Ninon.

Si ma psychologie, ô Paul ! vous exaspère,
Relisez Saint-Amant ou hantez, dans Chinon,
La taverne où vécut Rabelais, mon compère !



VI

A RAOUL PONCHON

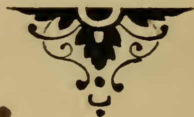
Poete, dont la barbe en tuyaux d'orgue frise,
Vrai sage, être pansu, quelque peu monacal,
Tu chéris le roatsbeef et bénis le bocal
Plein de vieille eau-de-vie, où nage la cerise!

La robe de prieur, en bure bleue ou grise,
Te convient beaucoup mieux que le manteau ducal.
La cervoise chantonne en ton gouffre buccal;
Mais parfois un sonnet frais et mousseux te grise.

De tes joyeux propos chacun connaît le prix;
Adoncques, beau Ponchon, tu n'es jamais surpris
Lorsque du Grand-Hôtel un mylord nous arrive

Pour lorgner l'objet d'art dont ton chef est muni :
Ta suave calotte en velours vert-olive,
Que nous mettrons plus tard dans un vague Cluny!

1880.



VII

ENCORE A PONCHON

Je voudrais te vêtir de velours nacarat;
Je voudrais parfumer ta barbe d'une essence
Inconnue aux sultans, et que Ta Corpulence
Bût le Tokay dans des cristaux de Baccarat!

Mais je ne puis, hélas! t'offrir aucun carat.
Je ne puis à ton col, noble et plein d'élégance,
Suspendre la Toison d'Or, ni mettre une ganse
D'émeraudes à ton bicoquet d'apparat.

Allons au cabaret croquer la mauviette !
Que le ciel tout entier tombe dans ta serviette,
Et traitons le rumsteck épais en gens d'honneur !

Car il m'est doux, Ponchon, de casser une croûte
Avec un de ceux-là qui croient que le bonheur
C'est de cueillir les fleurs qu'on trouve sur sa route.

Février 1886.



VIII

A CHARLES MONSELET

ÉVÊQUE DE MONTMARTRE

Lorsque je m'en irai rejoindre les planètes,
Qui tourmentèrent tant le savant Babinet;
Lorsque je quitterai garçons de cabinet,
Boulevards et journaux, Margotons et Toinettes;

Quand la mort pour me prendre aura mis ses lunettes,
Cette profonde joie, où l'on me reconnaît,
Car je ne la tiens ni des pots ni des canettes,
Tonnera vaillamment dans un dernier sonnet!

Je rêve de dormir sous un tertre robuste,
Sans discours, sans regret, sans médaillon ni buste:
Pour me fermer les yeux tu passeras les ponts.

Ta main, qui me tendit bien souvent la salière,
Dans ces grands cabarets où parfois nous soupons,
Ta main blanche, ô prélat! coudra ma serpilière.

Juillet 1880.



IX

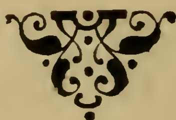
A CATULLE MENDÈS

Nous vivons en un temps bien singulier, Catulle.
Les uns ont proclamé qu'il faut aller au Mans,
Quand on veut découvrir des sujets de romans;
Pour d'autres, l'Idéal n'est visible qu'à Tulle.

Décadent radieux, dédaignant la spatule
Qui servit à pétrir les écrits assommants,
Vous vous plaisez partout, comme les nécromants;
Et votre œuvre s'étend d'Auteuil à la Vistule.

Ah! vous les connaissez, les tempêtes du cœur!
Des serments méconnus vous évoquez le chœur,
Avec la plume d'or qui ne sied qu'aux poètes.

Et, quand vous cesserez d'écrire ou de conter
Vos récits, vagabonds ainsi que des mouettes,
Mercure écrasera l'Esprit pour le dompter!



X

A PHILIPPE-AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

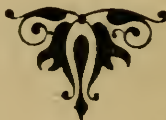
POETE

Philippe de Villiers, paradoxe vivant,
Qui contiens en un corps nerveux une âme étrange,
Laisse là tes aïeux et le duché d'Orange,
N'écoute plus le bruit des rapières au vent!

Viens! Je suis ton féal poète. Bien souvent,
Tu m'as dit que la vie actuelle dérange
Ton rêve, et qu'il faudrait loger dans une grange
Puisque nul de nous n'est taillé pour le couvent.

Finir fermier, ma foi, cela ferait mon compte :
Comme toi, je n'ai point les neuf perles du comte
Au-dessus du maillet qu'on voit sur mon blason.

Mais avant de partir, ô chevalier de Malte !
Puisque on aime les vers dans ta noble maison,
Pour déguster les tiens demeurons sur l'asphalte.



XI

A CHARLES FRÉMINE

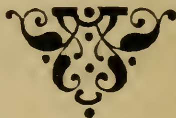
POÈTE NORMAND

Au temps où les Northmans vivaient dans les grands bois,
Ou bien s'accroupissaient au fond d'une chaumine,
Ils auraient volontiers fait leur chef de Frémine
Afin qu'il pût chanter dignement leurs exploits.

Alors, ces enragés ennemis des Gaulois
Eussent montré partout leur belliqueuse mine;
Accoutrés de leurs peaux de chevreuil et d'hermine,
Ils auraient en tous lieux fait triompher leurs lois.

Le ciel n'a pas voulu que ta fière moustache,
O Frémine! effleurât la cuirasse ou la hache;
Et tu sertis des vers dans notre grand Paris

Pour que le doux bourgeois, promeneur solitaire,
Dise en te rencontrant, la nuit, quand tu es gris :
Corbleu! cet homme eût fait un très beau militaire!



XII

A ÉTIENNE CARJAT

Tu m'apparais comme un superbe rejeton,
Dans ce vaste Paris tout barbouillé de rose.
Carjat, garde tes airs de vieux lutteur morose,
Dédaigne éperdûment les gloires de carton.

Les gens de l'Institut sont fiers de leur jeton
De présence... Chez toi, l'on a lu vers et prose!
Et tes joyeux vingt ans, purs de toute chlorose,
Ont malmené les sots à grands coups de bâton.

Songe que le destin réserve ses tendresses
Pour ceux qui sont sevrés de toutes les ivresses :
Poète, à leur festin tu ne saurais t'asseoir.

Prends ta place au banquet des bons anachorètes
Et ne t'indigne plus d'arpenter, chaque soir,
Le chemin qui conduit au pays des lorettes.



XIII

RONDEAU

POUR CHARLES MONSELET

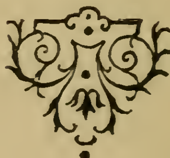
A PROPOS DE TRUFFES

Dans mille ans, si notre âme est immortelle,
Mon amitié pour toi restera telle
Que mon bonheur sera de t'aborder
En déclamant tes vers, et de border
Ta souquenille avec de la dentelle.

En attendant, gros être sans cautelle,
Prends ce régal, — suave bagatelle, —
Et que les dieux puissent t'en accorder
Dans mille ans !

Un tel présent eût fait mettre en tutelle
Saint Benoît-Labre et le vieux Carmontelle.
Voilà pourquoi, n'osant point le garder,
Je le dépose, ami, sans trop tarder
En ton logis, — Ton Altesse fût-elle
Dans Milan !

18 janvier 1882.



XIV

RONDEAU

POUR PAUL ARENE

A PROPOS D'UN CANTALOUP

Paul Arène est un conteur mirifique;
Ce n'est pas un esprit honorifique
Et ses écrits gardent une verveur,
Un charme tels, que le pire frondeur
Les trouverait plus doux qu'une musique.

Le moindre vers de lui vaut la darique,
Car il séduit Georgette et Frédérique
Et va charmer, jusqu'au fond de son cœur,
Paula.

Qu'il serait beau portant la peau de bique
Et le chapeau du chevrier rustique,
Ce Provençal exquis, cet enchanteur,
A qui j'apporte un melon tentateur
Dans ce panier griffé du nom magique :
Paul A... !

1879.



XV

RONDEAU

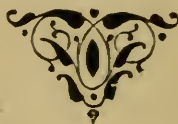
POUR RAOUL PONCHON

A PROPOS DE BOUTEILLES

Le Poète est le mortel chimérique
Par excellence ; il est la fleur lyrique
Qu'on trouve au fond des jardins de Paris
Et des boudoirs, payés par des maris
Marchands de beurre ou d'anchois en barrique.

Mais le destin le poursuit de sa trique :
Il est toujours en proie à la métrique,
Même en vidant, — histoire d'être gris, —
Le pot.

Joyeux Ponchon ! délicat satirique,
Noble truand, rouge comme une brique,
Garde en ton cœur un farouche mépris
Pour l'animal, qui méconnaît Cypris
Ou chante, sur un mètre pindarique,
Le Pô !



XVI

LE SONNET DE L'HUITRE

O bien-aimé mollusque vert!
Sais-tu bien que notre existence,
Sans toi, perdrait en importance?
Quel Lucullus t'a découvert!

Toi seul eusses charmé Javert,
Ce modèle de tempérance;
Chrémès, qui posa pour Térence,
Te chérissait, dit-on, l'hiver.

Phœbus s'intéresse à ta race
Depuis que le compère Horace
A fait le tour du lac Lucrin;

Et ta chair est si délectable,
Que ton écaille est un écrin,
O perle fine de la table!



XVII

VILLON BOULEVARDIER

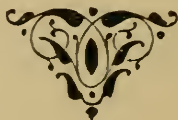
A Gabriel Vicaire.

La province m'ayant défendu d'être gris
Et de rentrer trop tard, j'ai traîné ma carcasse
Dans ce bruyant Paris, où tout crève et tout casse,
Où poches et bouquins sont rongés des souris.

J'aimais une fillette aux tetons amaigris :
Sur un ordre signé du seigneur Camescasse,
Un saint, nommé Lazare, entretient la bécasse
Pour lui faire abjurer le culte de Cypris.

Horrible dénouement qu'ici-bas rien n'excuse!
Je fais des vers, je bois le vin de Syracuse
Partout et, dans Bercy, le vrai cidre normand.

Rien n'y fait! quel chemin prendre et quel rite croire?
Je cherche, un peu surpris d'être resté gourmand,
Cette fille à cent sous qu'on appelle la Gloire!



XVIII

POUR UNE...

Ung temps viendra, qui fera desseicher,
Jaulnir, flestrir, vostre espanie fleur...

FRANÇOIS VILLON.

Je ne l'ai point tenu dans mes robustes bras,
Ton corps fait pour tenter Myron ou Praxitèle ;
De ton lit, que festonne à grand flot la dentelle,
Je n'ai point rejeté loin de nous deux les draps !

Mais à ton dernier jour d'orgueil, tu gémiras
D'avoir si mal usé de ta beauté mortelle ;
Tu connaîtras alors ma terrible tutelle
Et quels tourments aigus rongent les cœurs ingrats.

Et maintenant, va-t'en! poursuis ta route sombre.
Avec des financiers accouple-toi dans l'ombre,
Offre ton sein de marbre à leurs baisers visqueux;

Ils n'empêcheront pas que je ne sois ton maître,
Et comme au grand soleil, enfant, je vaux mieux qu'eux,
Je ne saurais avec ton nombril me commettre!



Epilogue

Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières :
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

THÉOPHILE GAUTIER.



I

RICANEMENT

A Charles Cros.

Ah ! si l'un d'entre nous était enfin le maître !
Si les dieux exauçaient les rêves de son cœur,
On ne verrait jamais de crimes se commettre.

Mais le Sort, agresseur brutal, est un vainqueur :
Il faut à son désir terrible se soumettre
Et boire jusqu'au bout la sanglante liqueur ;

Amours, ambitions, voluptés et chimères,
Tout nous est mesuré par ton maudit compas,
Invisible tyran, qui fais pleurer nos mères!

C'est ton goût monstrueux qui nous vaut ce repas
De larmes, de tourments, de bassesses amères;
Et jusqu'au dernier jour tu n'abdiqueras pas!

Ta volonté de fer nous apparaît sans voiles;
Il te plaît de nous tordre aussi nous, les rêveurs,
En écrasant du pied nos petites étoiles;

Mais la froide Raison rejette ce malheur
Sur ta témérité, qui crève en vain les toiles,
Où l'homme triomphant de toi peint sa douleur!

Tu peux anéantir et la Lyre et le Livre;
Tu peux nous foudroyer quand, la plume à la main,
Nous osons demander de quel droit l'on nous livre

Au forgeron qui doit broyer le genre humain,
Tu ne peux empêcher notre haine de vivre
Et d'être encore plus menaçante demain!



II

A JEAN RICHEPIN

Que me faut-il? Un peu d'espace,
Parfois Lydie et toujours toi!
La route est belle, sur ma foi,
Et j'emporte ma carapace.

Paris, captieux et rapace,
M'a rendu rebelle à l'effroi.
Je suis reître, n'étant pas roi;
Ma pourpre est en dedans. Je passe.

Si la Camarde m'a demain,
Bâtis mon cercueil de ta main :
Je t'ai porté dans mes entrailles !

Mais, si nous régnons par nos cœurs,
Ami, fais-moi les funérailles
Que l'on faisait aux empereurs.

1885.



III

POINT DE HALTE

Que ton corps soit vêtu de pourpre ou d'étamine,
Je te suivrai partout en chantant le même air :
Jusqu'aux palais sans fond que recouvre la mer,
Jusque sous les figuiers en fleurs de Salamine.

Je te suivrai sous des climats que j'abomine;
Je te suivrai jusqu'aux pagodes d'Angkor-Khmer !
A toi je suis voué, par ton désir amer,
Ainsi qu'à la blancheur est vouée une hermine.

Depuis que j'ai glissé dans la tienne ma main,
Ton amour est venu m'élargir le chemin :
Je marche pour apprendre aux autres que je souffre.

Que pourrait sur ma plaie une douce liqueur,
O femme! puisque j'ai subi l'attrait du gouffre
Et puisque avec tes dents tu m'écrases le cœur!

17 juin 1886.



IV



Comme un phare éclatant dans la profonde nuit,
Je t'ai toujours suivie, ô Muse, ô ma chimère !
Malgré, comme dit Gill, les frayeurs d'une mère,
Malgré l'envieux louche et le traître qui nuit.

Midi n'est plus. Je vais maintenant vers minuit,
Le front toujours levé dans la tourmente amère,
Conquérant l'existence ainsi qu'un fils d'Homère;
Mais sans dire mon mal, mon dégoût, mon ennui!

Ah! je l'aurai connu le triste honneur de vivre!
J'ai laissé des lambeaux de mon cœur dans ce livre,
Mais j'entends rester seul à juger de mon cas.

Qu'importe la douleur puisque la vie est brève :
Il me reste, en ce temps d'insipide fracas,
Le culte de mon art et l'orgueil de mon rêve.

16 mars 1886.



TABLE



TABLE

LIVRE DEUXIÈME

LES FILLES DE MA JOIE

LIVRE TROISIÈME

POÈMES VINGTENAIRES

LIVRE QUATRIÈME

RIMES TRUANDES

ÉPILOGUE



Achevé d'imprimer

Le douze février mil huit cent quatre-vingt-sept

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS

